



L'AS... Billington



"L'AS" BILLINGTON
le vainqueur hors série
de "Paris à la Nage"

F. P. L.

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^o G^o de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le



MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES

DU CORAN BLEU

Mousseuse et Savonneuse

L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

BIBLIOGRAPHIE

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer, un volume in-8° de 250 pages, par GUSTAVE RIGAUD.

Qui n'a pas connu, au cours d'un voyage en chemin de fer, quelque petit désagrément? Discussion à propos d'une place marquée, difficulté avec un contrôleur, un employé, un porteur, contestation au guichet, au contrôle, à l'enregistrement des bagages, substitution ou perte de colis, mauvais état ou encombrement d'une voiture, gêne par colis incommodants, retards, correspondances manquées, sans parler des accidents et autres fautes à la charge du transporteur: autant de cas dont chacun a eu ou bien aura à rechercher la solution.

Quels sont les droits du voyageur et quelles sont ses obligations? Où s'arrête la responsabilité des Compagnies de chemins de fer et comment bien fixer, bien déterminer cette responsabilité afin d'obtenir juste et complète réparation du préjudice causé? Toutes ces questions sont traitées avec une clarté et une documentation parfaites dans l'ouvrage de M. Gustave Rigaud: *Ce que doit savoir le voyageur en chemin de fer*. Et l'auteur ne se borne pas à fournir une réponse précise pour chacun des divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage; chacune de ces réponses est assortie d'un commentaire raisonné et d'un extrait des jugements ou des arrêts se référant à la question examinée. De sorte que l'ouvrage de M. Gustave Rigaud présente un intérêt tout particulier pour ceux qui ont à suivre ou à plaider des procès relatifs aux incidents ou accidents de voyage, avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chefs ou chargés de contentieux, etc. Au surplus, la consultation du livre *Ce que doit savoir le voyageur en chemin de fer* permet-elle à chacun de bien comprendre et de bien soutenir son droit: cet ouvrage doit être par conséquent entre toutes les mains.

Prix: 10 francs; par Poste, 10 fr. 25.

En vente:

A PARIS, Édition française illustrée, rue de Provence, 30.
A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47; MM. FERET, rue de Grassi, 9; MOLLAT, Galerie bordelaise; MICHEL, cours de l'Intendance, 38; CISTÉROS, rue Dauphine, 4; BORY, cours Pasteur, 10, et dans les Salles des Dépêches de la Petite Gironde.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (Cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. **Il a fait sa propre réclame.**

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

:: ELIXIR, POUDRE, PÂTE & SAVON ::

Seuls Fabricants: Compagnie du CRESSOL --- BORDEAUX, PARIS, LONDRES

LABORATOIRES: 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France).

Dépôt à Paris: *Dartigues et Mercier*, 13-15, Rue des Petites-Écuries

— GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX —

J'ai vu...



SUR LA PLAGE. — UNE BONNE HABITUDE SPORTIVE :
APRÈS LE BAIN, LA LEÇON DE BOXE



LA JOIE DE LA MER

Il y a dans la mer une gaieté jeune et fraîche un peu animale, et bruyante comme le bruit des vagues, une saine joie enfantine... On voit avec quels francs


éclats de rire, la manifestent les amazones qui chevauchent ce cheval qui n'en peut mais et qui se laisse faire en philosophe intelligent et désabusé


La presse française avait laissé supposer à ses lecteurs que la paix serait signée le vendredi 13 juin, parce que M. Wilson avait une prédilection particulière pour le chiffre treize, chiffre qui accompagne, paraît-il, les actes les plus graves et les plus marquants de sa vie.

Un fait est acquis, c'est que la paix ne fut pas signée le vendredi 13 juin. Quant au fait que le président attache au nombre treize une grande importance, je ne saurais vous l'affirmer. Toutefois il ne serait pas le premier — ni même le premier Américain — à attacher à ce chiffre fatidique une valeur singulière. Si un grand nombre de personnes qui peuvent passer pour sensées abhorrent ce terrible treize, d'autres au contraire, par esprit de contradiction, prétendent qu'il est destiné à porter bonheur.

Je suis d'ailleurs convaincu que beaucoup de ceux qui le redoutent ou le recherchent ne connaissent point l'origine de ce préjugé. Le jour où le Christ rassembla ses douze apôtres au repas de la Cène, ils étaient, lui compris, treize à table ; il fut conduit au Golgotha le lendemain : de là cette croyance qu'un repas où assistent treize convives entraîne la prochaine disparition, — dans l'année, dit-on, — d'un des assistants. Je ne sais pas si les personnes superstitieuses se rendent compte qu'elles marquent un déplorable optimisme, car à la suite de la Cène, ce n'est point seulement le Christ qui mourut, mais aussi Judas qui se pendit quelques heures après le supplice de son maître ; ce qui pourrait laisser craindre que le déchet d'un repas de treize convives

VENDREDI
13
JUIN






« ON PENSAIT QUE M. WILSON SIGNERAIT LA PAIX LE VENDREDI 13 JUIN, PARCE QUE VENDREDI ET 13... »

SUPERSTITIONS

VENDREDI
13
JUIN



Un vendredi et un 13 !
Quelle guigne !

Un vendredi et un 13 !
Veine ! Ça va !

fût le double de celui qu'on redoute habituellement.

Pour lutter contre cette superstition, des esprits affranchis déclarèrent que ce treize fatidique, loin de porter malheur, portait bonheur et, tombant dans un excès aussi fâcheux, ils attachèrent à ce demi-quarteron une importance qu'il n'était pas plus susceptible de posséder dans la chance que dans la malchance.

La superstition du treize entraîna celle du vendredi, jour de la mort de Jésus ; le vendredi fut considéré comme un jour néfaste : en dépit des souvenirs païens qui l'avaient consacré à Vénus et ces deux

superstitions se conjuguèrent si bien que le hasard des mois qui pouvait amener sur le calendrier un vendredi treize plongea dans l'abattement des personnes qui renoncèrent à toute entreprise ce jour-là.

Ne croyez pas que le nombre de ceux qui attachent de l'importance à cette date déplorable soit restreint ; si vous voulez voyager dans des wagons vides, si vous voulez prendre le métro sans bousculade, si vous voulez parcourir les grands magasins sans impatience, choisissez un vendredi treize et vous m'en direz des nouvelles.

Toutefois, — et sans prétendre convaincre qui que ce soit, — je dirai à titre de renseignement que la dernière assemblée du Christ et de ses apôtres eut lieu un jeudi, et que si vraiment nous devons nous inquiéter d'un rapprochement, c'est le jeudi treize qui devrait nous sembler particulièrement menaçant.

Mais cette superstition, pour être la plus répandue, n'est point la seule, je vous établirai une interminable liste si vous vous donnez la peine de me suivre.

Je vous conseillerai, d'abord, chère madame, de ne jamais prendre une voiture attelée d'un cheval blanc ; rien n'est plus dangereux à ce qu'on dit, si ce n'est d'ouvrir un parapluie dans un appartement.

Je ne peux pas vous dire pourquoi le cheval blanc a cette réputation défavorable, quant à l'idée d'ouvrir un riflard dans un logis abrité, elle ne peut venir qu'à un fou.

Vous savez comme moi que le sel renversé porte malheur, que le poivre au contraire porte bonheur et que si vous êtes tout à fait mala-

J'ai vu.

droit en renversant une salière complète et mêlez le sel et le poivre, une dispute est inévitable; généralement, c'est la maîtresse de la maison qui la provoque en vous reprochant de ne pas faire attention. Vous n'êtes pas assez fou pour conjurer le destin en jetant du poivre pardessus votre épaule après la culbut du drageoir aux épices, mais pour le sel n'hésitez pas à en saisir une pincée entre le pouce et l'index de la main droite et de la projeter nonchalamment par dessus votre épaule gauche. C'est souverain! Tous les fâcheux présages sont conjurés.

Ne faites pas le fantaisiste, ne faites pas tourner les couteaux et surtout ne les mettez pas en croix, c'est signe de mort. — comme j'ai l'honneur de vous le dire : c'est parfois aussi dangereux que de retourner le pain. Si vous coupez une tranche de pain fendu, ne vous avisez pas, pour faire frémir les invités, de le reposer sur la table à contresens : c'est inéluctable : toutefois, les peuples alliés ne sont pas d'accord sur ce point et les Anglaises, entre autres, ont l'habitude de retourner le pain, — c'est une question de savoir-vivre!

Une chose à laquelle vous pouvez croire aveuglément, c'est celle-ci. Ne passez jamais sous une échelle. Turême ne pourrait pas passer pour faible d'esprit d'avoir conseillé à un adolescent de ne pas séjourner derrière un cheval afin d'éviter une ruade. Le principal danger qui vous menace en passant sous une échelle est qu'elle glisse et vous tombe sur la tête. — ce qui est généralement désagréable.

Si le bossu — à la condition qu'on caresse discrètement sa bosse — porte bonheur, l'homme qui louche est de très mauvais présage. — *jellaire!* mais les Italiens qui pensent à tout conjurer le mauvais œil en fermant la main, l'auriculaire et l'index tendus. Ne cherchez pas à comprendre et faites aveuglément ce que je vous dis.

Un des événements les plus fâcheux de votre existence serait de casser un miroir :

du malheur pour sept ans! sans compter le mal qu'on peut avoir actuellement pour se procurer des glaces, les principales miroiteries ayant été fort déconfites par les Allemands.

Certains mots sont fatals : le mot *guigne*, par exemple. Si on prononce le mot *guigne* devant vous, n'hésitez pas à toucher du bois :



LA SUPERSTITION DE LA BAIGNEUSE.

Attendez que je compte jusqu'à 13, et que je mette trois fois de la poudre...

il paraît que le bois, — *touche wood!* — est une sorte de contre-poison souverain. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la vue d'un ecclésiastique doit provoquer un réflexe immédiat et qu'il faille toucher du fer; j'ai vu pourtant des gens qui pensent librement préconiser cette manifestation.

Mais le hasard qui vous réserve, entre autres, tant d'occasions de provoquer des événements fâcheux, tient également à notre disposition mille porte-bonheur qui nous donnent l'occasion d'avoir confiance dans l'avenir.

Ne soyez pas bêtement sceptique. Si vous voyez dans la rue un cheval pie, cherchez aussitôt des regards un militaire et un bossu, puis ces trois éléments rassemblés, saisissez à pleine main des pièces de monnaie et criez : *Paquou! paquou!*... Si vous n'êtes pas millionnaire avant la fin de l'année, c'est que vous aurez rencontré M. Klotz qui aura prélevé la part de l'État.

Je ne vous parlerai pas des rêves : c'est toute une histoire. Si vous rêvez d'eau, rivière, natation ou noyade, vous aurez des ennuis d'argent, c'est bien connu; si vous perdez vos dents, un deuil vous menace, si vous voyez courir un cheval, c'est une trahison; si vous trouvez des cheveux, ce sont des complications, mais, par contre, vous ne manquerez pas de recevoir une lettre chargée, si vous rêvez d'un fort incendie qui dévaste votre quartier, — à la condition, bien entendu, que vous voyiez les flammes, c'est indispensable.

Mais je vais vous offrir tant de porte-bonheur que vous n'allez plus rien avoir à craindre du destin.

Voici un trèfle à quatre feuilles; évidemment on a abusé du trèfle à quatre feuilles, mais c'est une plante fourragère qui garde tous ses mérites: cherchez un trèfle à quatre feuilles, gardez-le précieusement entre un bon bout de corde de pendu et un sou percé, et vous verrez bien que votre bonheur est assuré.

Je ne vous offre pas un poil d'éléphant, rien n'est plus fragile : évidemment, c'est un fétiche véritable, mais qui se casse comme du verre, si chaque fois que vous cassez votre poil d'éléphant, vous vous désespérez, vous finirez par mourir neurasthénique et ce n'est point le but que vous poursuivez: qu'on vous donne plutôt un brave petit éléphant d'ivoire.

(A suivre.) ROBERT DIEUDONNÉ.

LES ÉVÊQUES DE SYRIE VIENNENT RECLAMER LE PROTECTORAT DE LA FRANCE



On sait nos droits séculaires sur cette région. Ils remontent aux croisades, et la France y a laissé des traces si profondes qu'ils ne furent jamais périmés. Les Syriens ont pu croire qu'au traité de paix ils avaient été oubliés. N'a-t-on pas prêté en effet à un de nos hommes d'État les plus éminents, et qui certes avait voix au chapitre dans le partage du monde, cette boutade :

« La Syrie?... sans intérêt... Ce n'est qu'une affaire de curés!... » C'est aussi beaucoup autre chose. C'est tout notre prestige en Orient qu'est en jeu. Et c'est ce que viennent démontrer au chef de l'État les hommes éminents que nous reproduisons ici et qui sont : Au centre, assis : M^{rs} Hogeck; autour de lui : M^{rs} Mogabgal; M^{rs} Rhowiez, M^{rs} Moharack, M^{rs} Sighali.

UNE BONNE PAIRE DE GIFLES

M. CHACOISEAU était toujours à l'heure pour arriver, au ministère, mais, employé consciencieux jusqu'à l'exagération, il le quittait souvent en retard. Ce soir-là, en descendant l'escalier, il entendit les trois doubles coups de 6 h. 45. Et il dinait chez les Peltat ! Il n'avait que le temps.

Il dégringola donc les dernières marches à la désespérade, traversa la cour en coup de vent, et son allure était tellement désordonnée qu'au sortir de la porte il rata son virage et vint donner en grand dans une très jolie petite dame qui passait. Juchée sur des talons pareils à des échasses et casquée de quelque chose entre le pot à feu des architectes et la brioche mousseline des pâtisseries, elle n'avait pas l'air commode. Mais M. Chacoiseau était galant homme et, bien qu'ahuri de l'aventure, il sut encore saluer en bredouillant :

— Oh ! pardon, madame... je veux dire... Je ne vous ai pas fait de mal ?

Et son sourire contraint fendait le cœur. C'était un homme timide et distrait, inoffensif quoique de stature formidable, et terriblement myope.

Or cette jeune femme était de fort méchante humeur, parce que les chauffeurs de taxis l'avaient refusée à l'unanimité tout le long du chemin et que ses adorables petits souliers en daim blanc la torturaient. Aussi darda-t-elle un regard sans bienveillance sur le visage inexpressif de son agresseur.

Montrant sa mignonne chaussure maculée par le brodequin du butor :

— Comment donc, cher Monsieur, répondit-elle, au contraire !

♦ ♦ ♦

Sans doute Chacoiseau allait-il fournir des explications décisives, mais la dame lui avait déjà tourné le dos et filait bon train vers sa destination. Estomaqué et déconfit, il ne put que reprendre sa course aux Peltat, ce qui le jeta dans le sillage de la petite sinistrée. Il allait de son trot pesant de grand pachyderme, l'épaule courbée, le cou tendu et le nez en coupe-vent, de sorte qu'il l'eût bientôt rejointe. Elle le sentit approcher, s'émut et pressa le pas.

On doit à M. Chacoiseau cette justice qu'il n'avait point conscience de ces vicissitudes. Déjà reparti dans la lune, il épilguait à part moi :

— Les femmes sont naturellement mal disposées à l'égard de celles et de ceux qu'elles ne connaissent pas. Elles sont, comme on dit, misonnistes. D'autre part, c'est leur faire injure que de ne pas les voir. Alors, j'ai une rude chance que celle-ci ne soit pas la reine Cléopâtre, par exemple, au lieu d'une simple passante du *xx^e* siècle car, sur un signe de sa menotte à quelque esclave noir, ma pauvre tête eût proprement volé de dessus mes pauvres épaules. Je l'ai bien lu dans ses beaux yeux méchants et...

Un nouveau choc le réveille. Agacée d'entendre ce pas lourd à ses talons, la dame s'est soudain arrêtée devant un étalage afin de laisser passer le suiveur. Celui-ci ne s'attendait à rien de semblable ; il a été surpris, d'où télescopage réitéré. Elle est frêle, M. Chacoiseau monumental et la collision, insignifiante pour lui, a été rude pour elle. La brioche pot à feu est toute de travers ; le joli visage est cramoiisé de fureur et les beaux yeux méchants, pareils à des *flammenwerfer*, font reculer l'intépide Chacoiseau. Avec une indicible stupéfaction, l'abordeur reconnaît l'abordée :

— Pas possible, pense-t-il, elle le fait exprès !

Il s'excuse encore pourtant, mais, cette fois, on vous le traite carrément d'imbécile et l'on repart d'une allure énervée qui est de bien mauvais augure pour quiconque viendrait s'y frotter. M. Chacoiseau s'en garde. Il se hâte, puisque l'heure l'y contraint, mais, quand il s'agit de devancer la redoutable personne, il décrit un vaste circuit à distance respectueuse, comme on fait d'un buisson d'orties et, sans se retourner, il cingle

toutes voiles dehors vers le dîner Peltat.

Mais voici un magasin de fleuriste. M. Chacoiseau aime les fleurs. Il n'a pas plus tôt vu les roses qu'il oublie ses épreuves, stoppe et « se rince l'œil ». La dame sait, ou croit savoir, ce que cela signifie. C'est un retour offensif et elle s'est réjouie trop vite : le tenace polichinelle la guette dans la glace. Elle se sent de plus en plus nerveuse, si bien que, lorsque la rétine encore resplendissante de formes et de couleurs, l'amant de Flore se rapproche, elle se retourne, hérissée et hargneuse, et son mouvement agressif rappelle à Chacoiseau que la vie n'est, hélas ! qu'un combat et que les roses ont des épines.

— Encore cette femme ! Qu'est-ce qu'elle a ?

Complètement décontenancé, il songe à se réfugier sur l'autre trottoir. Mais, toute trépidante et comme chargée d'électricité, la jeune femme l'a prévenu. Elle franchit la chaussée à corps perdu, au risque de se faire broyer sous un taxi qui la manque de justesse. Le chauffeur se dédommage en énumérant tout ce qu'il sait de noms d'animaux. Mais elle pense bien à cela ! Elle pense à l'odieuse Chacoiseau et murmure :

— Toi, je te conseille de venir me rejoindre par ici.

Elle voit bien que, du trottoir où il chemine, le colosse myope s'efforce de la surveiller du coin de l'œil. Il ne distingue plus que la tache éclatante des bas de soie blancs et des souliers de daim, observe leur trajectoire qui le conduit à cette douloureuse évidence :

— Décidément elle me suit !

♦ ♦ ♦

Alors l'épouvante l'envahit. Que lui veut cette inconnue ? Il se sent en danger. Cela n'est pas naturel ; pourquoi le pister ainsi ? Aurait-il mécontenté on ne sait quelle société secrète qui lui aurait dépêché cette maudite petite sicaire ? Va-t-il être victime d'un attentat ? Il sait, en tout cas, qu'il ne faut pas avoir l'air de craindre, si l'on ne veut encourager l'audace des malfaiteurs. Il affecte la désinvolture d'un qui se promène, ni trop lent, ni trop vif, mais la sueur lui coule au front et, par moments, un frisson secoue son échine, car il voit toujours les petits pieds



L'archiduc Joseph qui avait pris en Hongrie la direction des affaires de l'État a été obligé de démissionner sur l'ordre de l'Entente.

blancs courir parallèlement à lui sur le trottoir opposé.

— Je ne me trompe pas : elle me suit, la misérable ! Dans quelques instants je ne serai peut-être plus qu'un cadavre défiguré.

Il s'attendrit sur lui-même. En ce péril extrême, il revoit son enfance insouciant et sa jeunesse studieuse. Il n'a jamais fait de mal à personne et même il a fait tout le bien qu'il a pu. Pourquoi lui en veut-on ? Dire que, sous les ondes savantes de ses blonds cheveux, une aussi aimable tête peut loger des pensées implacables et meurtrières !... Sans compter que, s'il meurt, il restera chez lui, dans le buffet de la salle à manger, la moitié d'un excellent pâté des Vosges, aux viandes marinées...

Une idée ! Voici la petite rue qui contourne le dernier bloc de maisons ayant celle des Peltat. Profitant d'un moment où la meurtrière ne paraît pas le tenir à l'œil, il se jette dans cette voie détournée, fait le tour, atteint l'avenue qui le ramène à la maison Peltat, s'arrête prudemment à quelques pas du coin et guette le passage de son ennemie dans la rue où elle le poursuivait tout à l'heure.

Eh ! bien, elle ne passe pas !... Elle a dû éventer la ruse et elle attend sa victime à la porte des Peltat, le browning à la main. Que faire ? Ne pas aller chez les Peltat et retourner chez lui manger en paix son pâté des Vosges, tout en réfléchissant sur le parti à prendre ? Oui, mais Peltat est tellement susceptible !

Il avance avec précaution... Personne à la porte des Peltat ; personne en face ; pas de taches blanches. Par où diable est-elle passée ? Peut-être s'est-elle embusquée sous la porte même ?... Oh ! sept heures qui sonnent ! Peltat n'admet aucun retard qui ne soit pas de son fait. Tout vaut mieux que de déchaîner Peltat et ses mots à l'emporte-pièce. A la grâce de Dieu !

Eperdu, il court ; il s'engouffre sous la porte, passe devant la concierge sans la saluer et monte l'escalier à plein train, ébranlant toute la maison et secouant la rampe à l'arracher. Il arrive au palier Peltat, se précipite vers la sonnette que, dans la pénombre, il ne découvre pas, mais dont il sait la place, étend le bras et... encaisse à toute volée la plus retentissante paire de soufflets. Les trente-six chandelles y sont.

— Et avec ça ? Faut-il vous l'envelopper, grossier personnage ? vocifère la soi-disant persécutée. Allez-vous-en ! Me suivre jusqu'ici, c'est un peu fort !

Cette fois, c'en est trop. Chacoiseau sort de son caractère et riposte avec âpreté :

— Je ne vous suis pas, Madame, et même c'est moi qui suis las de vos assiduités. Je ne m'en irai pas, Madame, parce que je suis invité à dîner.

♦ ♦ ♦

Cependant, la porte s'est ouverte et M^{me} Peltat est apparue. Elle qui a arrangé la rencontre entre le célibataire Chacoiseau et cette jeune veuve de M^{me} Lafleurette, dans des intentions matrimoniales, elle a entendu le bruit des claques et considère avec stupeur ses invités plantés l'un en face de l'autre, dans des attitudes de défi, aux deux extrémités du paillason.

— Comment, fait-elle, déjà des gifles ! Vous vous connaissiez donc ?

Tout s'explique, mais le dîner est un peu froid au début ; c'est à la maîtresse de maison de soutenir la conversation et M^{me} Peltat annonce :

— Chacoiseau, gros gourmand, réjouissez-vous qu'on connaisse vos goûts : il y a un soufflé.

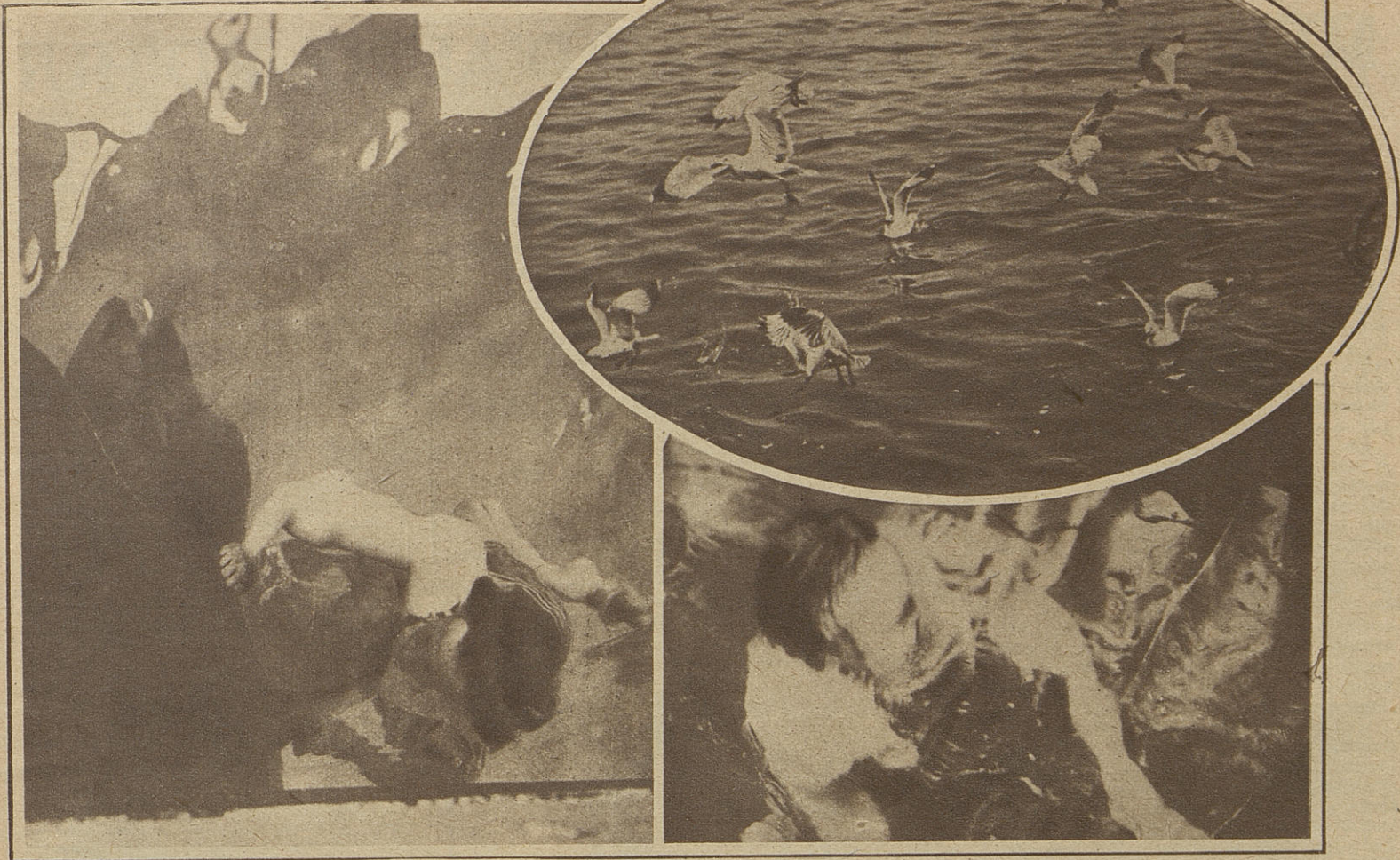
Pour la première fois de sa vie, Chacoiseau a la réplique :

— Merci bien, chère Madame, je sors d'en prendre deux !

On rit beaucoup et M^{me} Lafleurette le trouve très spirituel. Décidément, rien n'est rompu... que la glace.

CHARLES TORQUET.

LES PÊCHEURS D'ÉPONGES



Les curieux documents que nous donnons ci-contre, et dont deux, ceux du bas, semblent des dessins japonais avec leurs déformations à la fois si étranges et si rationnelles, sont des photographies de pêcheurs d'éponges, pris à travers l'épaisseur de l'eau, et par un fond d'environ douze mètres. Cette pêche se pratique sur les côtes de Syrie dont le nouveau traité de paix, faisant droit

aux demandes des indigènes, nous assure la quasi-possession. Ajoutons, pour que nos documents gardent toute leur valeur de science pittoresque, que les pêcheurs d'éponges mènent une vie précaire, qu'ils peuvent au maximum demeurer trois minutes sous l'eau et que l'usure de leurs poumons ne leur permet guère de fournir une carrière de plus de cinq ou six ans.

DES CHAPEAUX OU DES DESSINATEURS COLLABORENT



ce n'est qu'une fantaisie, mais qui méritait qu'on la signalât. On s'était jusqu'à présent contenté de peindre des fleurs à même la passe et la calotte. Mais certains modistes, poussant jusqu'à l'extrême leur besoin d'originalité, peignent des animaux, des personnages et des scènes galantes sur

la paille d'Italie ou le feutre souple des chapeaux d'été. Autre excentricité : sur son dos velouté comme un beau fruit et qui n'avait pas besoin pour plaire d'autre chose que de se montrer, une élégante anglaise a fait tatouer une affreuse araignée. Ah ! que la mouche, même assassine, est plus plaisante !

J'ai vu

MERCANTIS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

MERCANTIS et mercantilistes ! On confond trop souvent ces deux termes qui ont pourtant tous les deux la même origine étymologique, puisqu'ils dérivent tous deux du mot mercantilisme.

Si l'on ouvre le dictionnaire, on trouve, en effet, que mercantilisme a deux significations : l'une qui est l'action de faire le commerce avec un esprit étroit et âpre au gain ; l'autre désigne l'économie politique, le système économique qui voit dans le métal précieux, c'est-à-dire dans la monnaie d'or et d'argent, la richesse par excellence.

Ce n'est pas dans ce sens qu'on emploie si souvent en ce moment le mot mercantilisme. On ne s'occupe pas du tout des idées émises jadis sur ledit système par Mandeville, Law, Melon, Voltaire et Berkeley, les mercantilistes les plus qualifiés. Mais il ne se passe pas de jour qu'on ne flétrisse comme il convient les mercantis d'aujourd'hui qui ne se contentent plus de piller à la suite des armées, mais qui en affamant le peuple menacent de transformer en cataclysme national la plus belle victoire si chèrement acquise.

Il faut l'avouer, dans l'Histoire, le mercanti est de beaucoup l'ancêtre du mercantiliste. Dans tous les temps, les grandes guerres, les grandes perturbations sociales ont été suivies de perturbations économiques au cours desquelles les gens sans scrupules pour lesquels l'Union sacrée n'est qu'un vain mot ont employé leur temps à pêcher en eau trouble, sans que les législateurs aient pu réfréner leurs odieux agissements.

◆ ◆ ◆

Ce fut surtout au temps du système de Law, ce financier écossais précisément épris de mercantilisme, que les agissements des traitants, des agitateurs et des accapareurs, profitant de l'inflation fiduciaire furent particulièrement terribles pour le peuple français.

Naturellement les ministres du roi durent sévir pour prévenir l'émeute. Bon nombre de traitants furent jetés en prison. L'un d'eux, Paul Poisson, connu sous le nom de Bourvalais, était un fils de paysan bas-breton.

Venu à Paris comme domestique, il se lança dans la spéculation et devint fournisseur aux armées. En peu de temps, il plaça trente-quatre millions sur les banques étrangères !

Tous ses biens furent confisqués, ainsi que son hôtel de la place Vendôme, où depuis est installé le ministère de la Justice, et on le jeta dans la tour de Montgomery.

Un confrère de Bourvalais, le traitant Bourvalais, avait étonné Paris de son luxe. Le 18 juillet 1717, il fut condamné à 90.000

livres de dommages au bénéfice des communautés d'arts et métiers, à 100.000 livres d'amende envers le roi à la confiscation de tous ses biens, à l'amende honorable et aux galères à perpétuité.

Amené sur le Parvis Notre-Dame, nupieds, tête nue, en chemise, tenant une torche allumée à la main et portant sur le dos et sur la poitrine de grandes pancartes avec cette inscription : « Voleur du peuple. » Tandis qu'il était attaché au pilori, la foule défila devant lui en criant « Voleur ! Voleur ! qu'on le pend ! »

Sous la Révolution, les exactions des mercantis se manifestèrent également avec violence. Pour réprimer les tentatives d'accaparement qui menaçaient d'affamer Paris, la Convention, par la loi du maximum du 2 mai 1793 et par le décret du 26-28 août 1793 s'efforça de barrer la route aux accapareurs en les punissant de mort. D'après Robespierre et Saint-Just, l'accaparement consistait dans :

...l'action de dérober à la circulation des marchandises ou des denrées de première nécessité en les tenant renfermées dans un lieu quelconque sans les mettre en vente journalièrement et publiquement ou en les laissant gâter volontairement.

Contre les accapareurs de papier, la Convention prit ce décret :

Les fabricants et les marchands en gros qui depuis la loi de maximum auraient cessé ou cesseraient leur fabrication et leur commerce seront considérés comme personnes suspectes.

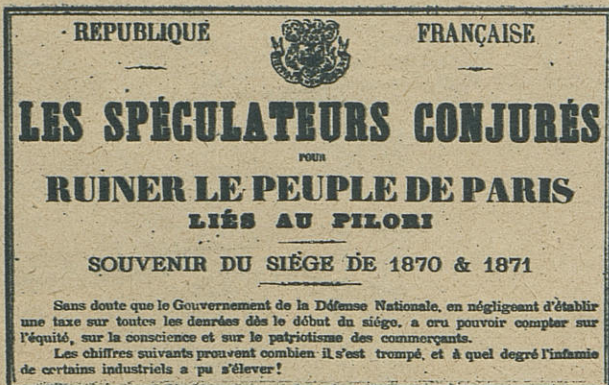
Et l'on sait que le fait d'être considéré comme suspect à cette époque suffisait pour faire lever à votre intention le couperet de la guillotine !

Le 25 brumaire an II, la Convention décrète que « nul ne pourra détourner de leur destination les substances et approvisionnements destinés pour la marine, sous peine de dix années de fer ! »

Cela n'empêchait d'ailleurs pas les mercantis de poursuivre leurs spéculations, ce qui provoquait des mouvements populaires plus violents certes que les tournées des vérificateurs de la Ligue des Consommateurs.

Dès septembre 1793, les citoyennes de Lyon publiaient une affiche relative au maximum : elles taxèrent le prix du riz, de l'orge, des pois, des lentilles, des fèves, des haricots, du charbon de bois, du charbon de terre, de l'huile à manger et à brûler, du vermicelle, du fromage blanc, etc., des balais, du jambon, de la cassonade et du vinaigre.

Les citoyennes lyonnaises avertissaient les cultivateurs et marchands qu'elles ne respectaient les propriétés, champs et boutiques que de ceux-là qui se conformeraient à cette taxe.



UNE AFFICHE QUI PROUVE QU'EN 1870, LES MERCANTIS ONT SPÉCULÉ SUR LA DÉFAITE MEME !...



FÉDÉRATION DES COMITÉS DE VIGILANCE CONTRE LA VIE CHÈRE
COMITÉ CENTRAL
QUARTIER DU PONT-DE-FLANDRE

Aux Mécontents !

Contre tous les mercantis, nous vous invitons à vous unir pour vous défendre et imposer la vente des denrées de première nécessité en vous basant sur les cours officiels des Halles Centrales.

Ces cours officiels seront affichés dans différents endroits du quartier.

Tous debout, En avant !

Sus aux mercantis



LE PREMIER APPEL, AUX ARMES DES CONSOMMATEURS CONTRE LES MERCANTIS (12 juillet).

UN INCIDENT DE LA LUTTE DES CONSOMMATEURS ET DES SPÉCULATEURS (Aux Halles le 12 août).

LES MARCHANDS DES QUATRE-SAISONS DÉCIDENT DE S'ADRESSER AUX PRODUCTEURS (Montmartre, 16 août).



UNE DES DENRÉES SUR LESQUELLES LA SPÉCULATION S'EST LE PLUS EXERCÉE : LE TABAC. Ce cliché où le tabac, le tréfle sacré, le perlot sous ses aspects les plus séduisants abonde (hélas, ce n'est qu'une photographie!) fera rêver maint fumeur aux abois. On sait qu'à Paris seulement deux personnes se suicidèrent, en mettant sur le compte de la privation du tabac leur résolution désespérée.

« Ça devait arriver avec tous ces voyous qui reviennent de la guerre! » (Bour. Canard enchaîné).

A Paris, en 1795, les choses faillirent se gâter. Le 13 novembre, le pain coûtait 26 à 30 livres sur la place du Palais-Royal, lorsqu'on apprit que la plupart des citoyens n'avaient rien reçu de leur section. A cette nouvelle, le pain monta à 45 et 50 livres et même à 60 livres la livre. Dès lors, la colère populaire déborda : les comptoirs furent brisés et culbutés ; la plupart des marchands furent mis en fuite et le pain fut pillé.

Sous le Directoire et sous l'Empire on sait les bénéfices réalisés par les fournisseurs aux armées. Malheureusement, les sanctions ne furent pas suffisantes : beaucoup purent s'offrir avec leurs gains des biens nationaux. On ne sait que trop les déprédations commises par de grands personnages de l'Empire. Augereau et Masséna, entre autres, souillèrent trop souvent leurs victoires par leurs rapines. Leurs fourgons, toujours pleins, étaient légendaires.

Un jour de 1812, Napoléon, rendu sombre et soucieux par l'état désastreux des récoltes,

avait réuni d'urgence un conseil des ministres à Saint-Cloud.

Enfin Sire, avait dit M. de Montalivet, ministre de l'intérieur et des subsistances, Votre Majesté ne doit avoir aucune inquiétude... le pain sera cher mais il ne manquera pas!

— Qu'est-ce à dire, monsieur?... Qu'entendez-vous par ces paroles, dit l'Empereur? Le pain sera cher, mais il ne manquera pas! Eh! de qui croyez-vous, monsieur, que nous nous occupions depuis deux mois?... des riches!... Je m'en occupe bien vraiment!... Ce que je veux, monsieur, c'est que le peuple ait du pain... c'est qu'il en ait beaucoup, et du bon, et à bon marché... c'est que l'ouvrier enfin, puisse nourrir sa famille avec le prix de sa journée.

Telle est du moins la version que donne la duchesse d'Abrantès dans ses Mémoires.

Après les tragiques journées de la Commune, après les trafics qui suivirent la guerre de 1870-71 et qui pourtant auraient pu servir d'exemple, on est retombé actuellement dans les mêmes erreurs. Ce qui manque ce sont les moyens de répression : la manière forte.

Que peuvent les communiqués officiels et les simples menaces gouvernementales?

Les Français se plaignent, grognent même, mais ils ne peuvent se résigner à faire la grève des consommateurs, le seul moyen de venir à bout des mercantis. Au lieu de cela, les bons badauds s'amuse à écouter au coin des rues les chanteurs publics qui au son de la guitare répètent :

Mais à Montmartre est venu le Grand-Père,
Le père Mugnier suivi de ses liqueurs
Ils sont justes, autant qu'ils sont sévères
Et les mercantis ont peur!
Leurs arguments sont idiots, plats et ternes
Et nous allons nous venger, nous, les petits
Sans pitié nous les pendrons à des lanternes
Mercantis! Mercantis! Mercantis!

Et les auditeurs d'applaudir à tout rompre, mais la chanson terminée, ils se précipitent chez l'épicier et le boucher et se disputent pour payer les prix qu'on leur demande.

HENRY COSSIRA.

Les Temps Nouveaux

AUX PROFITEURS DE LA GUERRE

Il est inique de s'être enrichi, peu ou beaucoup, pendant la guerre, car n'ayant perdu aucun membre, avoir pu subsister pendant la guerre sans se retrouver en fin de tourmente pécuniairement ou physiquement amoindri, c'est déjà être profiteuse.

Le hasard a distribué ici et là les mutilations, la mort, la ruine. Mais dans chacune de ses parties qui était frappée, c'est la France tout entière qui était atteinte, et c'est aujourd'hui le pays tout entier qui doit réparation et réparation complète à ceux qui ont souffert.

Et puisque le dédommagement ne peut, hélas ! même pour les membres perdus, même pour l'avenir individuel anéanti, ne s'effectuer que par octroi d'argent aux victimes, il faudrait en bonne logique instituer par un prélèvement proportionnel sur toutes les fortunes la réparation complète de tous les désastres.

Il est inadmissible que toi, parce que débile ou parce que protégé, que toi qui n'as pas ou qui n'as pas voulu faire la guerre, je te voie passer, enrichi et enorgueilli de la bataille qui m'a coûté, à moi, — robuste et plein d'avenir en 1914, — un bras, une jambe, ou la vue.

HENRI DUMAY. — (*Progrès civique.*)



COMMENT IL FAUT COMPRENDRE LE PASSAGE DE NOTRE JEUNESSE AUX ARMÉES

Un des résultats tangibles de la guerre sera, nous l'espérons, une notable réduction du service militaire. Nos jeunes gens resteront moins de temps à la caserne, mais celui qu'ils y passeront devra être employé au développement des qualités physiques, à la formation d'une jeunesse vigoureuse et saine qui régénérera notre belle race française.

Dans cet ordre d'idées, l'exemple nous vient encore d'Amérique. Un des émerveillements du magnifique défilé du 14 juillet fut la tenue ordonnée, la marche souple et rectiligne des troupes américaines. En quelques mois, ce peuple de marchands est devenu une admirable machine guerrière dans laquelle chaque organe a sa fonction propre et concourt à un ensemble parfait. C'est parce qu'ils étaient des sportifs que les Américains ont pu s'adapter si rapidement à l'art de la guerre.

Ne désespérons pas d'améliorer la qualité de notre jeunesse déjà si endurante et si avide de performances, faisons du service militaire non plus une servitude fastidieuse, mais un entraînement à tous les sports qui sera pour le corps ce que l'école aura été pour l'esprit.

PIERRE RAMEIL. — (*L'Information.*)



A PROPOS DE LA CRISE DU FOYER

Nous rêvons d'une femme active et forte qui saurait concilier les dévouements obscurs et les travaux plus appréciés qui lui ont valu d'être traitée comme l'égale de l'homme. Ce serait une femme plus consciente de ses droits, plus intelligente et plus libre, qui accepterait d'un cœur volontairement soumis les humbles dépendances de son sexe, et s'en ferait gloire, une femme que la vie du dehors ne saurait effrayer, qui aurait perdu de sa timidité sans abdiquer son charme, et se ferait joyeusement l'ouvrière laborieuse prête à contribuer à l'élaboration de la France nouvelle, en s'attachant d'un amour plus fervent et plus éclairé à son rôle de gardienne du foyer.

M. LAMBERT. — (*L'Opinion.*)

LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

L'expérience de la guerre a montré dans tous les domaines l'importance de la recherche scientifique ; au point de vue militaire comme au point de vue économique, des problèmes de physique, de chimie, de physiologie se sont posés d'une manière urgente et la collaboration étroite du technologiste, du praticien et de l'homme de laboratoire est devenue indispensable.

Pendant la période de réorganisation qu'il nous faut traverser, la recherche scientifique doit plus que jamais être favorisée.

Nous ne pouvons oublier que si l'Allemagne

de jouissance. Les droits du nombre ne sont légitimes que dans la mesure où il est capable d'admettre des disciplines. L'insurrection du nombre contre l'intelligence signifierait la déchéance et la mort de l'humanité, si heureusement cette insurrection n'était destinée à s'anéantir elle-même.

La technocratie est l'art, difficile de faire gouverner le monde par nos élites intellectuelles, organisées sur la base professionnelle. Il est impossible de concevoir raisonnablement un autre mode de gouvernement. Et il y a une véritable consternation à penser que c'est seulement à l'aurore du XX^e siècle que l'humanité a pris conscience de cette vérité essentielle.

ANDRÉ LITCHENBERGER.
(*Histoire de la démocratie.*)



LA PAROLE AUX FONCTIONNAIRES

On la veut, en effet, pour tout le monde, sauf pour eux. On autorise l'ouvrier à dire son avis sur sa machine et sur son outil, on hésite à laisser parler le fonctionnaire sur sa fonction. Et on comprend fort bien un tel état d'esprit. Mais il faut qu'il change.

Si on prive les fonctionnaires, dit Gravis, dans *l'Information*, de la liberté de s'exprimer, de dénoncer tout ce qui, à leurs yeux, est de nature à empêcher la bonne marche de l'administration, ou sa réforme, on prive par là même le syndicat de la possibilité de remplir le rôle qu'il a assumé. Si le fonctionnaire syndiqué ne peut, à cause d'un prétendu secret professionnel, ou d'un odieux devoir de se taire, indiquer les points où il y a de la résistance, des défauts, de lacunes, des négligences, même de la part d'individus placés à un haut degré de la hiérarchie, le syndicalisme des fonctionnaires est une œuvre morte-née : il ne sera plus qu'un mot dangereux par le poids de désillusion dont il sera chargé. Mais, si le syndicat est vraiment reconnu, avec toute sa signification, comment osera-t-on interdire aux petits fonctionnaires de parler, soit par eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de leur syndicat ?

Demandons donc pour les fonctionnaires le droit de parler librement ; déclarons que l'espèce de secret professionnel par lequel ils sont liés en fait ne résiste pas à la poussée simultanée des intérêts généraux de l'intérêt, — d'une nature élevée et morale, nous l'avons vu — du fonctionnaire lui-même et de l'intérêt du public, réunis dans la pensée syndicaliste, et nous verrons si la République des camarades prévaudra encore contre le souci de l'avenir de la France.

Le fonctionnaire est un travailleur comme les autres. Et on ne voit guère, dès lors, pourquoi on lui contesterait aucun des droits reconnus aux travailleurs.

G. T.



LA BOURSE

Après trois jours de chômage, par suite de l'Assomption, la Bourse s'est rouverte dans de bonnes dispositions. Toutefois la période des vacances se fait sentir, et les opérations sont moins actives. On constate même un léger tassement dans plusieurs groupes, notamment en valeurs de pétroles.

Pas de modifications de cours sur nos rentes qui sont fermes. Parmi les fonds nationaux étrangers, l'extérieure espagnole est en hausse, suivant les mouvements du change.

Nos grands établissements de crédit sont en bonnes tendances ; nos grandes compagnies de chemins de fer sont fermes.

Bonne tenue des valeurs de navigation, métallurgiques, de phosphates et d'électricité.

Diamants, caoutchoucs, titres industriels russes de nouveau demandés.

La tension des changes continue, le dollar fait de 8,14 à 8,21, la peseta de 1,60 à 1,63.

G. LAVAINE.



Une amusante affiche de propagande contre les monopoles en général, et le monopole des P. T. T. en particulier. Composée et dessinée avec une simplicité apparente, de l'art le plus fin et le plus heureux, cette affiche fait la joie du public et remplit ainsi fort exactement son but de propagande.

a pu vivre quatre années malgré le blocus, si elle a pu trouver et utiliser toutes les ressources industrielles ou alimentaires indispensables, si elle a su puiser dans le domaine de la chimie les éléments d'une nouvelle tactique militaire, c'est au développement de ses laboratoires qu'elle le doit.

Ce n'est un secret pour personne que trop souvent, avant la guerre, nous étions tributaires de l'étranger et particulièrement de nos ennemis ; matières colorantes, produits chimiques, verrerie de laboratoire, instruments d'optique, etc., étaient, en masse, importés d'outre-Rhin. Fait plus grave encore, les sources mêmes de notre formation scientifique étaient chaque jour davantage accaparées par l'Allemagne qui offrait à nos chercheurs, à nos étudiants et à nos maîtres des ouvrages didactiques, des traités pratiques, des périodiques d'information scientifique qui souvent nous faisaient défaut.



CE QU'EST L'INTELLIGENCE

L'intelligence est la seule valeur fondamentale. C'est parce que l'homme est un criminel intelligent qu'est née la civilisation. Tout attentat commis contre l'intelligence est une régression. Tout ce qui l'exalte enrichit nos moyens

LE BAIN

DE LA DIVETTE

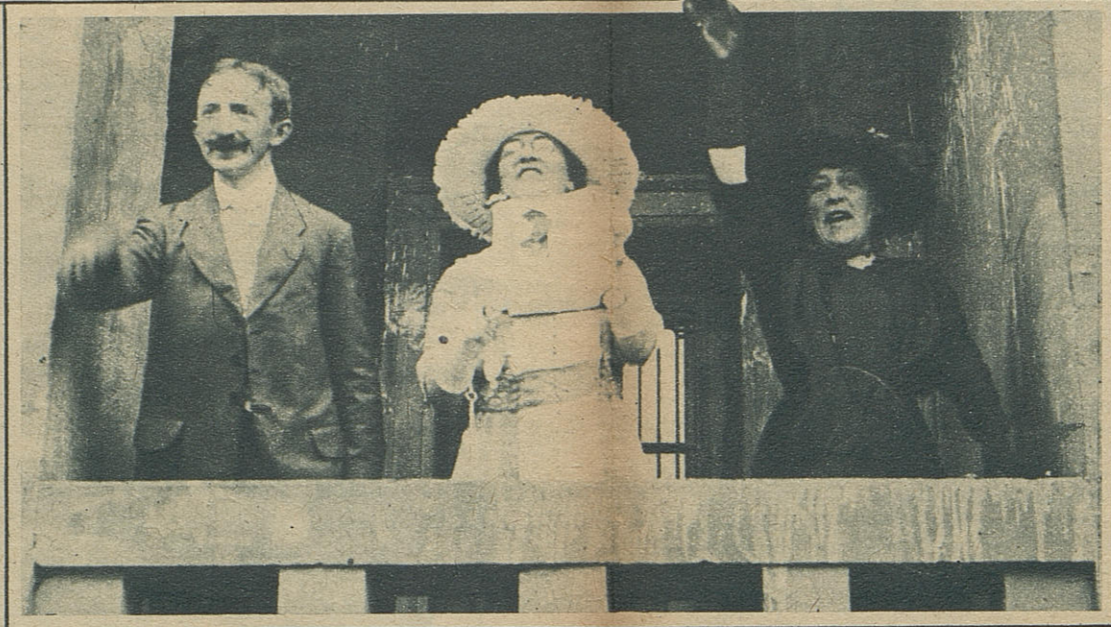


Si l'Angleterre où Gaby Deslys est reine et ne peut faire un pas sans un cortège d'admirateurs enthousiastes, si l'Angleterre avait su que son idole devait se baigner à Deauville, nul doute qu'une ligne de paquebots — spécialement fretée pour la circonstance — ne fût venue déverser sur la plage normande la moitié des habitants de Londres. Mais on n'en savait rien et la belle artiste prit son bain presque en cachette. C'était d'ailleurs, paraît-il, un bain pour rire — pour un bout d'un film qu'elle tourne. — Il dura cinq secondes. Dans le document central la divette, à peine mouillée, fait escortée de son partenaire, Harry Pilcer, une « sortie de mer » d'une eurythmie très réussie, et dont nombre d'élégantes pourront s'inspirer. Ajoutons pour elles que Gaby arborait un bonnichon de bain en soie rose, garni de deux coques et que son peignoir était de soie rose à ramages.

LES PREMIÈRES ÉTAPES DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN ALSACE ET EN LORRAINE



A Altkirch. M. Poincaré et les Pères Blancs.



A Thann, la jeune fille du maire, montrant la croix dont le Président a décoré la ville.



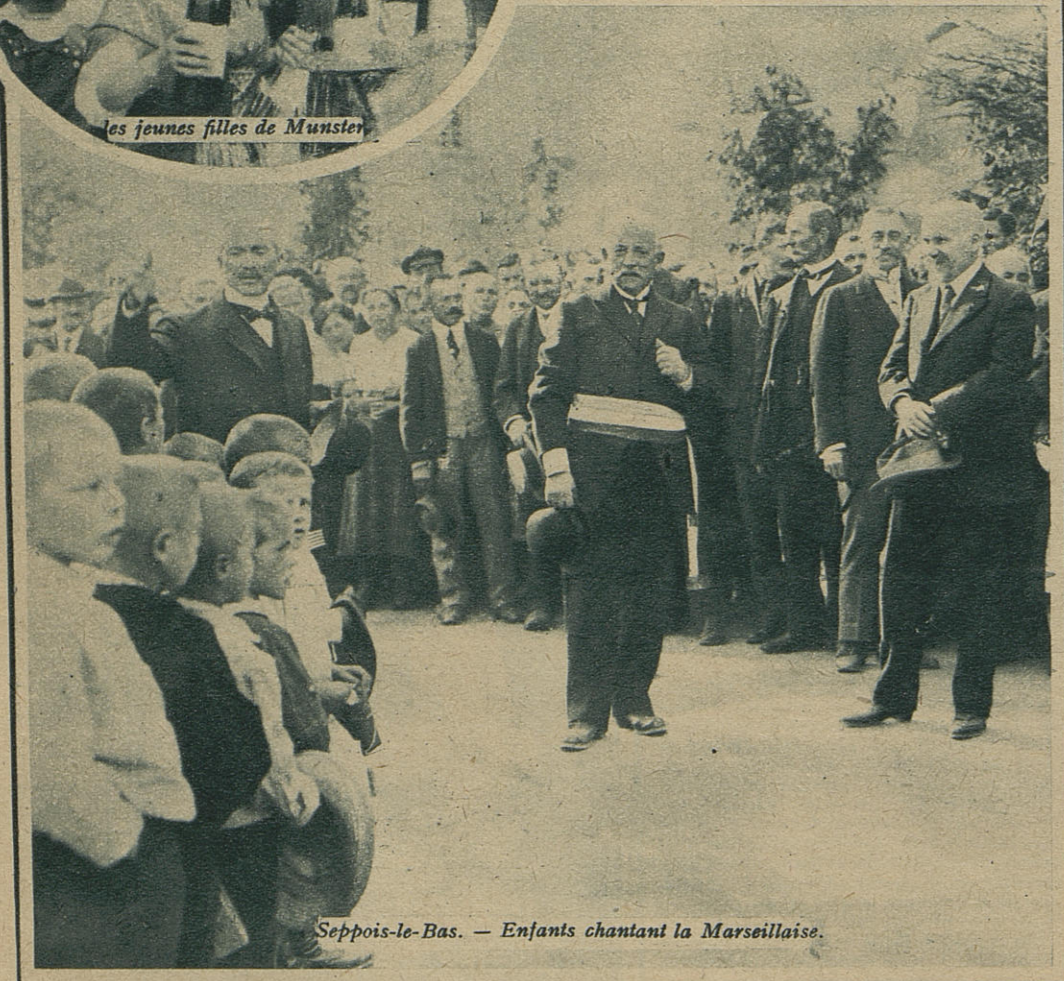
Le maire reçoit le Président à Thann.



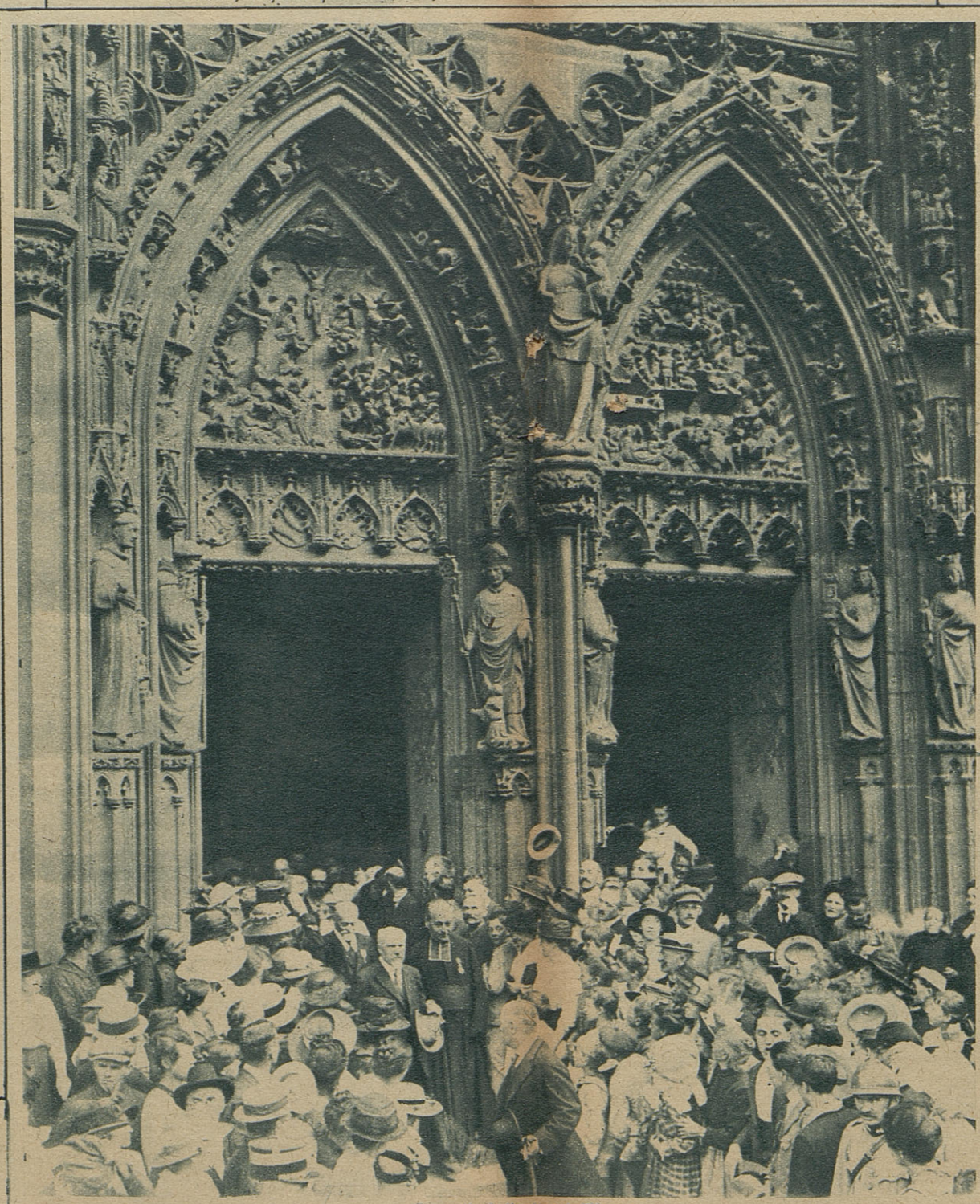
les jeunes filles de Munster



les jeunes filles de Colmar.



Seppois-le-Bas. — Enfants chantant la Marseillaise.



La sortie de l'église de Thann.



A Seppois-le-Bas, le Président félicite les autorités.

Le Président de la République, accompagné de M^{me} Poincaré, accomplit en Alsace et en Lorraine un pèlerinage qui se poursuit encore à l'heure où nous mettons sous presse. Ce que fut cette tournée émouvante et enthousiaste dans les provinces reconquises dont chaque village est un nom cher aux cœurs français, la presse quotidienne l'a dit dans ses comptes rendus journaliers. Elle a dit aussi l'émotion

inoubliable, l'air de fête ardente et sacrée et l'atmosphère de gratitude, d'amour et de gloire, qui accueillit jusque dans les bourgades les plus reculées le premier magistrat de la République. Pour y ajouter encore, la nature semblait s'être parée de vêtements de féerie : le ciel était plus bleu, la terre plus blonde, les prés plus verts, et dans ce cadre ce furent des ovations délirantes et des cris de reconnaissance.



AU COSMOPOLITAIN DE N..., OU NOUS NOUS LIAMES, AU CHAMPAGNE.

J'ai vu.

Une nuit sur la Riviera...

Conte inédit, par Michel ANNEBAULT.

— Je m'appelle Jacques Cramard. J'exerce une profession qui n'est admise que dans le code pénal ; je suis ce qu'on nomme communément un rat d'hôtel. Mes antécédents sont ceux de tous les fils de la bourgeoisie pauvre, honnête et orgueilleuse que la nécessité de paraître décline inévitablement. J'ai fait de bonnes études au lycée de X, petite ville où mon père assumait un poste administratif. Je fus successivement et simultanément étudiant, journaliste, bookmaker, comptable, soldeur de marchés suburbains, vendeurs de journaux, employé, que sais-je... J'intéressai ceux qui s'occupent de « struggle for life ». Ayant fait cet intelligent calcul que je n'étais apte à rien de précis, étant apte à tout, je compris que je ne gagnerais pas un liard ni la considération humaine à être de l'autre côté du manche. Alors?... Je dois avouer que je manifestais une éton-

trouvait sur une table basse, contre l'armoire à glace. Elle était ouverte. Un portefeuille épais était glissé sous les courroies intérieures. Je le pris. J'eus alors la minute d'attente, celle qui me refait mon énergie. Je glissai vers la porte. Auparavant, je m'assurai du sommeil de celui que je quittais vraisemblablement pour toujours. Ma main toucha ses draps, chose étrange, ce corps étendu ne leur communiquait aucune chaleur. Au même moment, j'eus l'impression de marquer dans quelque chose d'humide, de visqueux qui collait à mes bottines. Tant pis ! ma lampe électrique allait éclaircir ma situation qui tournait à l'incompréhensible, à l'hallucination...

Horreur ! Horreur !! Maître... J'avais devant moi un cadavre effroyablement contracté, aux pupilles dilatées par l'angoisse, aux lèvres pendantes. Un filet de sang s'était coagulé le long des joues et du menton rasé, la main s'agrippait à la chemise déchirée dans un mouvement de rage impuissante. Et sous mes pas, j'avais son sang imbécile, révélateur ! Déjà j'imprimais autour de moi la marque indiscutable de mes pieds, de mes doigts !... Pris, comme un rat dans une souricière !

Mais qu'avait-il pu voir, du fond de son

J'étais seul. Je venais de liquider le Palais pour une grande huitaine, et avec lui, « l'homme de robe » au visage professionnel. Je respirais un autre air, un air de vacance. J'étais libre de mes paroles et de ma pensée. Je n'avais plus qu'une visite à expédier tout à l'heure. Après je pourrais être à mon gré raffiné, anarchiste et paradoxal, tel que la fréquentation de la Némésis impénétrable m'a laissé !

Un nuage épais et gris s'écrasa sur le ciel doré comme un lourd insecte. On sonna.

... J'ai devant moi, prête à me mordre, une face aux traits durs, aux cheveux rares et désordonnés, au front ravagé, une face qui se tasse dans les muscles du cou et dont le regard m'étreint, cherche ma volonté pour la posséder.

— Vous avez désiré me voir, monsieur?...

Une voix hachée et creuse me répond :

— Oui... J'ai besoin de vous, Maître...

De nouveau, j'entends l'appel de la détresse humaine après le geste de l'instinct, l'appel de l'homme coupable à la pitié, à la bonté que je représente. Mon visiteur s'abat plutôt qu'il ne s'assied sous la lumière directe de la lampe électrique. Ce corps qui doit être à l'ordinaire musclé et plein d'une souple force est une loque sur sa chaise. Homme du monde décaqué, assassin, voleur, déserteur, espion?...

Voici qu'il se redresse. L'intelligence revient à cette figure traquée. Il parle :

— Maître, je viens à vous parce que j'ai besoin de votre conscience affranchie et droite. C'est la première fois de ma vie que je réclame la solidarité de mes semblables. Il y faut un cas grave... Je suis encerclé, pris au piège du hasard idiot. Demain, après-demain, je serai arrêté, convaincu d'un crime que je n'ai pas commis, sans alibi possible. On relèvera mes traces. Et je ne pourrai pas me défendre, puisque j'étais là, puisque j'ai volé, puisque j'ai fui ! On m'accusera. Et toute mon existence en dehors de la morale courante s'étalera au grand jour, me condamnant davantage. Mes juges ne chercheront pas même la vérité, trouvant dans ma carrière assez de vols, assez de sales besognes, pour avoir le droit de me donner en épouvantail aux foules ! Voilà ce que je vous offre, Maître ; c'est peu ! Au surplus, voici mes antécédents et les faits :

nante faculté d'assimilation pour tous les métiers tels que voleur à la tire, pilpocket et autres amusements qui sont à l'escroquerie mondaine ce qu'est l'antichambre au cabinet du ministre. Mes connaissances s'affinant, il me vint ce sens des hommes qui me fait flairer de loin leurs vices et leurs faiblesses. Mes relations s'étendirent. Un coup heureux m'ouvrit les coulisses politiques. Et je devins rat d'hôtel à Nice, Deauville, Pau et Biarritz. Golf, tennis et bac sont de bons prétextes à vider les cœurs ! Que de secrets, que d'ambitions ne confie-t-on pas à un hôte de passage ? Le train ne vous emportera-t-il pas demain aux antipodes ? Bref, la vie m'était douce et pleine de revanches intimes jusqu'à hier soir. Je goutai la douceur des lits de Palaces, la correction du service, la musique des casinos, l'imprévu des cartes, et mon dieu les bontés des femmes de plage sans inquiétude du lendemain. La besogne de mes nuits était proprement et discrètement effectuée. Le reste du temps, je pouvais collaborer à l'auguste devoir de respecter les lois !

L'odieux réveil ! Je filais depuis quelques semaines sur cette Riviera hospitalière un Russe multimillionnaire venu toucher la forte somme en France. Il était avec sa femme et sa belle-sœur, deux américaines très racées, qui d'ailleurs le quittèrent dès qu'il fut installé au « cosmopolitain » de N... où un « providentiel » incident d'ascenseur nous lia, je décidai d'exécuter mes plans. Rien ne vaut pour ces sortes d'affaires le relâchement des stations hivernales où la neurasthénie instable de leurs éternels migrants permet de brouiller les cartes et facilite les absences... injustifiées ! J'avais eu soin, d'ailleurs, d'aider ma veine par le choix stratégique de ma chambre, par l'étude détaillée de mon champ d'action, enfin, par une série de constatations psychologiques judicieuses. Que n'y avais-je ajouté un certificat de la faculté !... Le type présentait toutes les caractéristiques du sanguin d'abord primitif, gueulard et grand amateur de vodka.

Hier au soir, je pénétrai chez lui. Le calme entier, rassurant, énigmatique de l'ombre où l'on dort. Nul besoin d'employer ma lampe électrique, je connaissais à un pouce près la topographie des lieux et l'emplacement de chaque objet. La sacoche de mon client se



SA FEMME ET SA BELLE-SŒUR, DEUX AMÉRICAINES TRÈS RACÉES.

J'ai vu.

agonie, pour en avoir gardé ce rictus d'effroi. Quoi? ou qui? Moi, peut-être?... Allons donc? C'était impossible! Le silence et la nuit m'avaient dérobé. Alors? Un autre était-il venu lui faire visite avant moi? Cette idée était assez séduisante d'un confrère parti bredouille après le crime! Car, vérification faite, le portefeuille était fort net là-dessus. Il était parti lamentablement bredouille, l'autre... L'autre? Qui? J'avais vécu à côté de lui sans deviner le concurrent! Et maintenant, le frère s'était barré! J'étais pris... Ah! maître, cette nuit devant le secret de ce corps, dans cette chambre!... Je devenais fou, fou de peur, de rage! Alors, je ne sais plus. J'ai fui. Chez moi, j'ai erré d'un mur à l'autre sans pensée, la cervelle comme trouée. Au petit matin, j'ai réglé ma note, je suis parti, j'ai pris le premier train. Depuis hier, tout n'est qu'apparence. Le vide. Je suis remonté à fond, automate au ressort bloqué qui ne peut plus s'arrêter. Mais le pire est que je raisonne l'évidence... Qu'est-ce qu'il faut faire?...

— Rien dis-je... Attendre...

La figure du malheureux se crispa davantage :

— Mais le crime découvert, on y associera ma fuite?...

— C'est avant de quitter le Palace de N... qu'il fallait y songer!

Minutieusement, je reprends avec lui toutes les heures, toutes les minutes de sa nuit. Je détaille et précise chaque point, le moindre geste. Sa nouvelle déposition confirme exactement l'autre. Si je suis joué, je serais un sot de le forcer à me jurer, « sur l'honneur », de son innocence! Je me conforme à mon rôle d'aveugle. Je crois, tout en pourchassant mon gibier, impitoyablement. Puis, je le reconforte...

— C'est entendu, Maître, je sais que je puis compter sur vous. Je sais que vous me défendrez. Ce dont j'avais besoin, ce soir, c'est de n'être plus seul à porter ce secret, c'est de m'en décharger avant que la société s'en empare!

— Mais, monsieur, ayant derrière vous ce passé d'aventures, qui vous pousse à attendre le danger au lieu de le fuir?



UN CONFRÈRE PARTI BREDUILLE APRÈS LE CRIME.

Il me regarde longuement, indéfinissablement, presque moqueusement. Il semble me mesurer, me dominer :

— Parce que, de sang-froid, je veux jouer cette partie... elle en vaut la peine, Maître... Il me quitte.

Durant huit jours, j'ai suivi cette affaire avec une certaine passion de curiosité, tant sur la figure de ce Cramard que dans les journaux locaux de N... Je puis constater

que dans cette petite station hivernale, elle a fait un bruit énorme, et que, sur mon client éventuel, elle fait passer des impressions multiples et contradictoires. Tantôt je vois se relever le lutteur qui grince des dents et serre les poings devant la machinerie judiciaire dont il sent l'engrenage le prendre dans ses griffes, tantôt la bête humaine cède à la peur lâche, et je pense ne plus le revoir le lendemain.

Ce matin, les journaux annoncent quel'autopsie donnera des résultats aujourd'hui. Encore une journée d'attente. Là-bas on parle d'arrestations sensationnelles imminentes, de pistes soudainement trouvées... Cramard est hagard et je crains un peu pour sa vie. Mais non. L'instinct de conservation est trop fort chez une canaille de cette espèce. Il vivra.

Vingt-quatre mortelles heures passent que je subis avec la même angoisse que Cramard, à l'autre bout de Paris. Dès le premier courrier du lendemain, Cramard est chez moi. Nous déchirons ensemble les bandes des journaux. Deux colonnes y portent en caractères gras le titre consacré aux grandes affaires : « Coup de théâtre : M. G... Kof est mort de la rupture d'un anévrisme... L'affaire est classée. »

Je regarde Cramard. Stupeur, écrasement ou joie? Sa figure ne reflète d'abord que l'inconscience animale; puis, lentement, les muscles reprennent leur place, les rides se détendent, les yeux s'éclairent, la peau se nettoie de cette espèce de verdure terreuse. Toute la face se modèle à nouveau. Voici le vieil homme, l'homme du monde un peu trop raffiné, un peu trop correct, un peu trop gentleman. Il se lève, plonge ses yeux dans les miens. Et, sans me tendre la main, à la fois mondain, ironique et respectueux, il me parle. L'affaire du « cosmopolitain » de N... devient une affaire quelconque, impersonnelle, dont on a hâte de liquider le passif.

— ... Et d'ailleurs, Maître, je n'ai plus besoin de réclamer de vous le secret professionnel. Quant au temps que je vous ai fait perdre, peut-être vaut-il mieux que nous n'en fixions pas les honoraires... Mon argent ne vous plairait sans doute pas à recevoir!... Au revoir, mon cher Maître, et encore une fois...

MICHEL ANNEBAUIT.

LA CULTURE PHYSIQUE EST FORT EN HONNEUR SUR LES PLAGES CETTE ANNÉE



On peut voir, ce beau mois d'août, une nouveauté fort heureuse. Sur toutes les plages où tant d'heures sont inoccupées, des moniteurs de culture physique procèdent à l'entraînement rationnel des petits et des grands. Que voilà donc une bonne habitude! Aurions-nous enfin compris que nous

ne pourrions nous relever des pertes si cruelles que la guerre nous a faites qu'en doublant la valeur de notre « matériel humain »? On conviendra qu'ici du moins, le « matériel humain » est d'une qualité vraiment précieuse et que le moniteur sait donner l'attrait du jeu à des exercices fort utiles.

FAITES SÉCHER VOS FRUITS...

B IEN que la récolte des fruits ne soit pas, cette année, ce que l'on attendait, elle est très suffisante pour constituer des ressources d'hiver. La difficulté de se procurer du sucre et le prix actuel de cette denrée de première nécessité ne permettent toutefois pas une aussi large provision de fruits au sirop et de confitures que vous pouvez le désirer. Ne laissez cependant par perdre des fruits qui vous seront ultérieurement si utiles et n'hésitez pas à adopter un autre procédé de conservation qui vous donnera d'excellents résultats : la dessiccation.

La conservation des fruits par dessiccation n'exige aucune connaissance spéciale et peut être pratiquée avec succès par tout individu soigneux et intelligent. C'est de beaucoup le procédé de conservation le plus économique, il ne demande aucun accessoire : récipients de verre ou de métal ; aucune matière étrangère : sucre ou alcool. La conservation du produit préparé est presque indéfinie lorsqu'il est maintenu à l'abri de l'humidité. Le goût naturel du fruit n'est pas altéré.

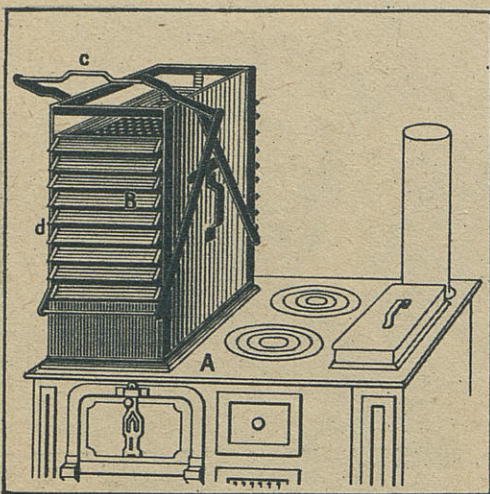
La dessiccation des fruits peut se faire de trois manières différentes : 1° sous l'action de la chaleur solaire seule ; 2° par un procédé mixte, dans lequel la chaleur artificielle complète l'action du soleil ; 3° à l'aide de la chaleur artificielle seule.

La dessiccation au soleil n'est réellement pratique et capable de donner de bons résultats que dans les pays très chauds et très secs. Elle donnerait certainement d'excellents résultats dans nos possessions de l'Afrique du Nord, où la préparation des fruits secs, et particulièrement des abricots, tend aujourd'hui à se répandre.

Dans nos régions tempérées, ce procédé employé seul ne saurait donner un résultat satisfaisant. Aussi l'utilise-t-on concurremment avec le séchage au four ou à l'étuve.

Dans ce procédé, les fruits frais sont d'abord exposés au soleil, puis portés dans un four chauffé à une température plus ou moins élevée. Après une première chauffe, ils sont de nouveau exposés à l'air ; et ainsi de suite, jusqu'à complète dessiccation. Trois ou quatre passages au four alternent avec un nombre égal d'expositions au soleil. La lenteur de l'opération rend le procédé difficile et sujet aux accidents les plus fâcheux. Les fruits peuvent subir un commencement de fermentation et prendre un mauvais goût. D'autre part, l'expérience a démontré que le goût propre du fruit se conserve d'autant mieux que la disparition de la partie aqueuse est plus rapide. La qualité du produit dépend donc en partie de la rapidité du traitement. Aussi, conseillons-nous à nos lecteurs d'employer de préférence le troisième procédé, la dessiccation par la chaleur artificielle seule. Son usage est courant depuis longtemps en Amérique et en Allemagne où s'est créée une industrie très prospère des fruits séchés.

Les Américains ont introduit dans l'industrie du séchage des appareils continus portant le nom d'évaporateurs. Leurs formes et leurs dispositions sont très variées, mais tous possèdent, en principe, une chambre de séchage dans laquelle on introduit les fruits à dessi-



UN ÉVAPORATEUR DE MÉNAGE

La chambre de séchage B repose sur le fourneau A. Les claies d sont levées ou abaissées à l'aide du levier c.

cher, et que traverse un courant d'air chaud. La température de ce courant d'air est toujours inférieure à 100° afin que les fruits ne soient pas cuits, car la cuisson altère toujours plus ou moins le goût. Sur ce point, il importe d'apporter la plus vigilante attention ; aucun traitement postérieur, quelque habile qu'il puisse être, ne saurait restituer le goût perdu par le fait d'une température trop élevée.

Dans la plupart des évaporateurs, le séchage se fait d'une façon méthodique, c'est-à-dire que les fruits et le courant progressent l'un vers l'autre. Les fruits sont introduits dans la chambre de séchage près de la bouche qui laisse échapper le courant d'air, et sortent par l'extrémité où ce courant est admis. De telle sorte que les fruits les plus secs reçoivent le contact immédiat de l'air le plus chaud, et que cet air n'arrive en présence des fruits frais qu'après s'être chargé plus ou moins d'humidité.

Cette marche est indispensable pour les fruits qui sont mis au séchage recouverts de leur peau, les prunes, par exemple.

Au moment de leur introduction dans l'évaporateur, ces fruits rencontrent une atmos-

phère chaude et humide, qui conserve à leur épiderme la souplesse nécessaire pour que l'humidité intérieure trouve une issue facile. A mesure qu'ils perdent cette humidité, ils avancent et trouvent de l'air toujours plus sec et plus chaud, jusqu'au moment où, complètement desséchés, ils sortent de l'appareil. S'il en était autrement, si les fruits à noyau se trouvaient immédiatement au contact avec de l'air sec et très chaud, il se formerait à leur surface, comme cela arrive dans le séchage au four, une croûte ferme et résistante qui empêcherait l'évaporation de l'eau. Bientôt cette eau ferait éclater la peau ; la pulpe se répandrait, l'arôme se perdrait et le fruit deviendrait sans valeur.

Les évaporateurs sont des appareils très simples et faciles à conduire.

Ces appareils, quelques maisons françaises pouvaient les fournir avant la guerre ; il leur est pratiquement impossible de le faire maintenant, parce qu'elles manquent de matières premières. Mais nécessité rend ingénieux, et dans la plupart des cas, nos artisans de village sont capables d'en construire d'identiques à peu de frais, en mettant en œuvre les matériaux qu'ils ont sous la main.

Sur un foyer en maçonnerie, il suffit, en effet, de disposer d'un côté une marmite en fer qui donnera l'eau bouillante pour le blanchiment des fruits, de l'autre une cloche, percée de trous pour l'arrivée de l'air extérieur ; c'est de cette cloche que partira un courant d'air sec et chaud qui s'en ira traverser le séchoir proprement dit. Celui-ci peut consister en une sorte d'armoire close à doubles parois de bois entre lesquelles on introduit des substances mauvaises conductrices de la chaleur, du liège par exemple, ou de la tourbe, de façon à empêcher les pertes de température par rayonnement. Dans cette armoire, les fruits, préalablement blanchis, sont étalés sur des claies superposées, de façon à ce que l'air chaud, arrivant par la partie inférieure, les traverse pour s'échapper dans l'atmosphère à travers une longue cheminée de tôle qui détermine un violent appel.

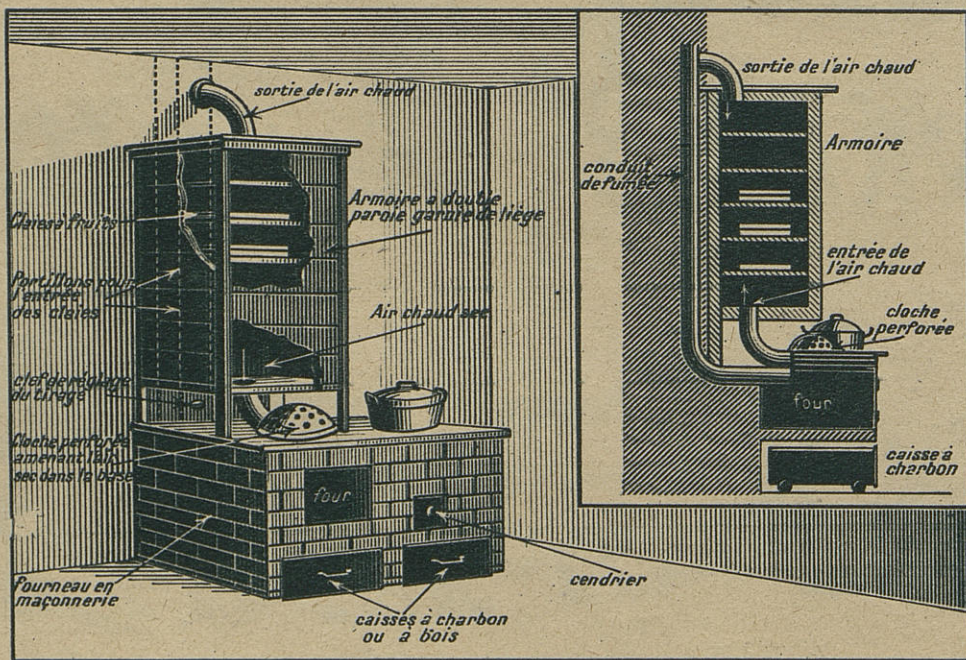
Avec cet outil tout à fait élémentaire, on peut effectuer d'excellente besogne. Le tout est de régler la combustion du foyer de telle sorte que l'air chaud arrivant au séchoir n'ait pas une température supérieure à 75 ou 85 degrés. On y parvient sans peine après quelques tâtonnements.

Pour se faire une idée des avantages de la dessiccation, on peut indiquer ici que, pour 100 kilogrammes de fruits frais on obtient 35 kilogrammes de pommes sèches, de 25 à 30 kilogrammes de poires et 25 kilogrammes de prunes ou de pêches.

Il n'en faut pas davantage pour comprendre que l'opération peut et doit être rémunératrice.

Comme elle a pour double résultat de sauver une partie de la récolte et de constituer pour le pays une précieuse réserve d'aliments, on ne saurait trop souhaiter que tous nos producteurs de fruits s'efforcent de la développer dans notre beau pays de France où on peut — si l'on veut — faire mieux que partout ailleurs en matière d'agriculture intelligente.

AGRICOLE



UN SÉCHOIR POUR L'USAGE DOMESTIQUE

Voici, pour le séchage des légumes et des fruits, un appareil très simple et de construction peu coûteuse : un foyer, une cloche percée de trous par où arrive l'air extérieur, et une armoire close dans laquelle cet air, une fois chauffé, circule et baigne, pour ainsi dire, les produits végétaux posés sur des claies.



**M. POINCARÉ VISITE LE CHATEAU DE HOCH KÖENIGSBURG QUE
LE KAISER AVAIT INAUGURÉ EN GRANDE POMPE IL Y A 17 ANS**

C'était la résidence du Kaiser en Alsace. Il y venait, malgré l'hostilité que lui témoignaient les habitants, passer, chaque année, quelques jours en mai ou juin. L'inauguration de cette demeure royale avait donné lieu à une de ces étonnantes parades, où le metteur en scène prodigieux qu'était l'empereur avait déployé toute son imagination fameuse. Sur les murs, sur les remparts, partout des halle-

bardiers, des hommes d'armes vêtus des uniformes des reîtres du moyen-âge. On les voit ici, et l'on remarque en même temps la bouffonnerie, dans ce décor des parapluies et des ombrelles des dames du cortège impérial, où figure entourée des plus hauts dignitaires de la cour, la Kaiserine Augusta. Que M. Poincaré, en chapeau mou, et M^{me} Poincaré, en robe de voyage, sont donc d'une simplicité de bon aloi?

Les Échos de J'ai Vu...

L'ÉPAVE

On rencontre depuis quelque temps sur les boulevards un garçon d'une trentaine d'années, tirant un peu la jambe et qui porte sur sa poitrine la Légion d'honneur, la médaille militaire et une croix de guerre très chargée : une douzaine de palmes et plusieurs étoiles.

Son costume est des plus humble. Il se réduit à ce complet Abrami qui a fait la joie des marchands de revue. Tout, dans cet homme, respire la misère, une misère correcte d'ailleurs et qui n'a rien de forcé.

Il ne mendie pas comme ces vagabonds déguisés en soldats qui hantent la terrasse des cafés, toujours plus nombreux. Mais on le sent vraiment misérable. Rien n'est plus triste que de voir ce demi-infirmes qui a exposé vingt fois sa vie pour le pays traîner comme un vieux petit rentier pauvre. Le regard de ce jeune homme est intelligent. Il a l'air doux et bien élevé. On s'étonne que personne n'ait eu l'idée de le suivre discrètement, de savoir qui il est, — sans doute un ancien as — et de l'aider. N'oublions pas !

BOUTIQUE FERMÉE

C'est un tout petit coiffeur de mon quartier. Depuis la guerre sa boutique bleu-perruquier, comme il convient, était fermée. Dessus, un petit carton, écrit d'une rude main d'homme, annonçait au public que, « Le patron étant mobilisé, le salon de coiffure rouvrira après la paix. » La boutique garde toujours ses volets, mais sous la première étiquette, jaunie, fanée dont les caractères sont à peine mauves, on vient d'en piquer une nouvelle, toute neuve et encadrée de noir. « Le patron ayant été tué, prière de s'adresser même rue n°. chez X » Et c'est écrit par une main de femme en hauts caractères.

Malgré sa douleur, la pauvre veuve a pensé aux clients. Son mari avait promis de rouvrir à la paix. Hélas, il n'est plus là, mais il l'aimait tellement son magasin. Il lui semble que même mort courageusement pour son pays, il ne devait pas s'en aller, comme ça sans rien dire. Et pour lui, elle fournit l'explication douloureuse.

Ces deux carrés de papier, avec des écritures différentes, sont singulièrement impressionnants.

LE DÉPART DU PRÉSIDENT

M. Poincaré a déclaré officiellement qu'il ne solliciterait pas le renouvellement de son mandat. Cette décision était depuis longtemps connue des intimes du Président. Ce ne fut que forcé qu'il accepta de se porter candidat en 1913. Quelques jours après son élection, il ne se gênait pas pour déclarer qu'il avait éprouvé dans sa vie des joies plus profondes que celle de son triomphe de Versailles : « Mon élection à l'Académie m'a été autrement agréable. » Mais il avait accepté d'être candidat à l'Élysée parce qu'il jugeait y avoir un devoir à remplir. Pour l'accomplir, il a fait un gros sacrifice. Avocat d'abord, M. Poincaré a toujours rêvé de devenir bâtonnier. Il avait espéré un moment l'être à sa sortie de l'Élysée. Mais la guerre a passé. M. Poincaré ne plaidera plus ; il ne portera plus la robe. Ce ne sera pas sans regret. Il a expliqué pourquoi, avec une grande délicatesse. Seulement il se représentera au Sénat. Même si les circonstances l'exigent, il accepterait de reprendre la présidence du Conseil ou d'y entrer avec un simple maroquin. Ce serait un spectacle inédit de voir dans les cérémonies officielles, à côté du Président de la République en exercice, un simple ministre dans le même costume avec le grand cordon rouge. C'est alors qu'on



LE TOUR DE FRANCE. — AU PARC-DES-PRINCES : Trois des concurrents. (De gauche à droite). Lambot, Pellissier, Christophe.

pourra regretter qu'aucune suite n'ait été donnée à l'idée si singulière de M. Félix Faure qui voulait un uniforme pour le Chef de l'État.

LE PRESTIDIGITATEUR

C'est une charmante petite histoire tout à fait de circonstance en ces temps de villégiature et que Maurice Donnay se plaît à raconter.

Il se trouvait, cette année-là, en vacances dans les montagnes. Un soir, dans l'hôtel où il logeait, arrive pour donner une représentation un pauvre prestidigitateur.

Le bonhomme s'installe avec ses appareils dans le grand salon ; on range les chaises, toutes les chaises disponibles sur trois rangs, et la séance commence.

Les tours succèdent aux tours, puis l'artiste annonce qu'il va faire la quête. C'est le moment que choisissent par hasard trois énormes dames, qui s'étaient royalement en premier rang, pour quitter la pièce.

Sans doute, pense spirituel auteur dramatique, ont-elles été chercher leur porte-monnaie dans les chambres.

Ce n'était pas cela ! Car les trois dames ne revinrent plus. La quête

terminée, le prestidigitateur se remet derrière sa table, remercie l'assistance et lui annonce pour terminer le spectacle un tour vraiment exceptionnel.

Le public tousse ; on écoute l'orateur.

Oui, messieurs et mesdames, annonce le bonhomme ; avec ce simple drap — et il l'agite — et cette chaise — il la montre — et ce bâton doré mystérieux — il l'élève avec respect à hauteur de ses yeux, je me charge de faire disparaître la personne de la société qui voudra bien se confier à mes soins.

Il n'est pas besoin de bâton mystérieux pour faire disparaître les gens, sonna doucement Maurice Donnay, annoncez-leur donc que vous allez faire la quête.

LE MUSÉE DE LA GUERRE

Vincennes réclame l'honneur de loger le Musée de la Guerre dont la création a été décidée. Les amis de cette ville proposent le vieux château fort du moyen âge pour abriter les collections. En même temps on sauverait de la ruine un morceau superbe d'architecture médiévale dont les pouvoirs publics ne parais-

sent pas se préoccuper beaucoup.

Souhaitons que les amis de Vincennes aient gain de cause et que bientôt on trouve là un logement aux très intéressants documents qu'ont réunis avec une grande patience M. et M^{me} Leblanc, les véritables initiateurs de ce musée.

Ces deux Parisiens charmants, sans appui officiel, ont acheté partout, en France et à l'étranger, les documents de toutes sortes qui ont rapport à la guerre. Outre une bibliothèque très complète, des gravures, des armes, on trouve des spécimens de produits alimentaires allemands, tous les succédanés employés par nos ennemis pendant le blocus.

ÉPAVES RUSSES

On rencontre souvent dans nos rues de pauvres hommes blonds, vêtus d'un vague uniforme beige, coiffés de la casquette nationale ; ce sont les derniers soldats de l'immense armée russe qui s'ébranla en août 1914, le rouleau compresseur, comme on disait alors.

Existe-t-il donc encore après la guerre une légion russe en France ? De qui relèvent ces officiers ? Ils errent. Sur leurs poitrines des décorations nombreuses s'étalent parfois. Mais en Russie Lenine a supprimé les décorations. Ils semblent être, ces hommes, des revenants d'un âge fini. L'un d'eux portait l'autre jour au cou, retenue par une chaînette fine, une médaille en or de Nicolas II. Un fidèle de l'Empereur ! Mais à Nancy ne garde-t-on pas prisonniers sur parole trois officiers bolchevistes qui se sont pris aux mains avant de vivre tranquillement avec leurs femmes et servis par plusieurs ordonnances russes. Dans ce minuscule morceau d'armée moscovite de France, toutes les opinions, comme lâbas, s'y rassemblent donc. Alors cette petite troupe ne sert à rien, n'a pas de rôle, ni de sens ? La France, seulement hospitalière, garde ses vieux amis sans foyer et qui préfèrent nos boulevards aux perspectives moins sûres de Moscou ou de Pétrograd.

LES TROIS RAIES NOIRES

A l'heure où dans nos rues les uniformes se raréfient de plus en plus — à la grande joie des mobilisés — notons encore quelques petits détails vestimentaires.

Tout le monde a remarqué au bas de la chéchia rouge des chasseurs d'Afrique trois raies noires bien distinctes. Pourquoi ces trois raies ? Ces trois raies ont leur histoire. Tous les chasseurs d'Afrique les portent en souvenir des trois régiments de leur arme qui furent décimés dans la charge célèbre de la division Margueritte.

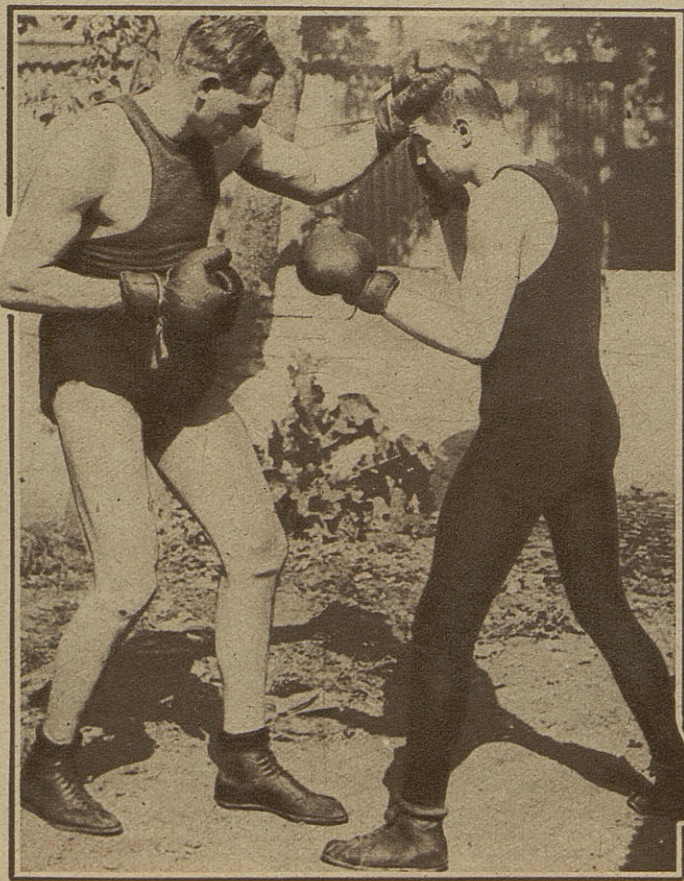
Beaucoup ignorent ce détail. Pour eux, les trois traits de deuil prendront un sens désormais. L'intention d'ailleurs prouve de la délicatesse et le culte du souvenir. Que la victoire ne nous fasse pas oublier ces vaincus glorieux.

LES BEAUX YEUX DE LADY BEATTY

L'amiral Beatty n'est pas seulement un grand marin, c'est un gentleman qui sait parler aux femmes et surtout à la sienne.

Lady Beatty est une Américaine, miss Ethel Marshal Field. Quand l'amiral est chez lui, il a l'habitude, à la fin du repas, de porter un toast « aux beaux yeux de lady Beatty » ; et lorsque l'amiral est absent, son jeune fils prend la place de son père. C'est lui alors qui, gravement, chaque soir, lève son verre et boit aux beaux yeux de sa mère.

Il y a quelques jours, en France, nous avons tous bu aux beaux yeux de lady Beatty.



L'ENTRAÎNEMENT D'UN CHAMPION. Fred Fulton, champion américain des poids lourds, se prépare.

HUMOUR BOCHE



La bonne fée : le Travail; et les méchantes fées : Wilson, Clemenceau, Lloyd George, au chevet de la jeune république allemande.



Lloyd George-Salomé à Wilhelmine : « Donne-moi la tête de Guillaume II ! »



Sous le chêne de Versailles. — Wilson, Lloyd George et Clemenceau n'ont pas rendu la justice : ils n'ont forgé que des chaînes.



L'ANGE DE LA PAIX TEL QUE L'ONT CONÇU LES ALLIÉS. — L'Entente en chœur : « Mais on va le trouver affreux l'autre ange ! »



Wilson emportant son nouveau-né : la Ligue des Nations. — En légende : « Il l'emporta avec peine, et l'enfant était déjà mort. »



L'ANE ALLEMAND. — L'Entente : Il n'y a qu'une bourrique pour supporter une pareille charge ! (Chaque fardeau est une des conditions de la paix.)



Tous ensemble. — « Arrangeons-le, parons-le, camouflons-le ! »



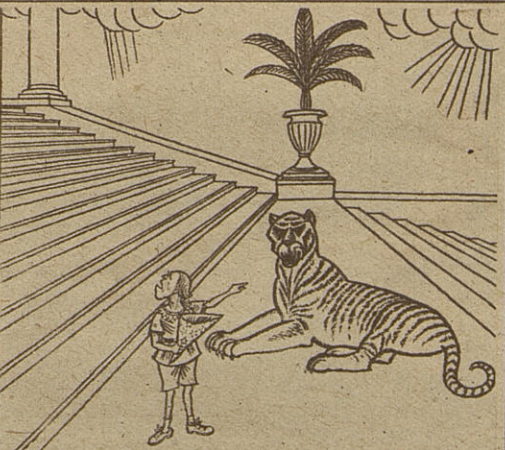
Wilson, Lloyd George et Clemenceau revenant avec chacun une part du butin allemand, qui va les entraîner au fond de l'eau.



LE BAISER DE PAIX DE L'ENTENTE.



Lloyd George, juché sur sa part de prise, à Clemenceau. — « Ami, pour montrer notre grandeur d'âme, nous devrions chacun abandonner une partie... de ton butin. »



Wilson se lamentant. — « Hi ! Hi ! Le Tigre a dévoré mes quatorze points ! »

LE POULS DE L'OPINION ALLEMANDE SUR LA PAIX DE VERSAILLES ET LES CONDITIONS QUE NOUS LEUR AVONS IMPOSÉES. — CE NE SONT QUE DES CARICATURES, MAIS COMBIEN SIGNIFICATIVES

J'ai vu.

LES CAMBRIOLEURS SONT KNOCK-OUT⁽¹⁾

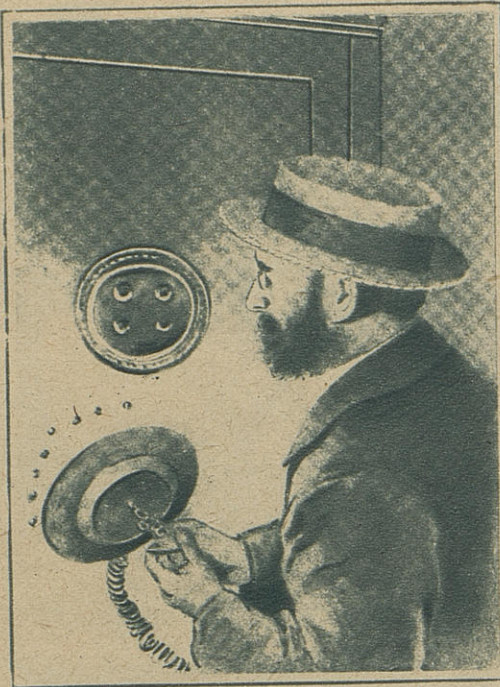
Ce distingué personnage apporta avec lui son matériel : quelques mètres de fil, un crayon de charbon de cornue fixé à un manche en bois, une assiette perforée au centre et des lorgnons aux verres noirs. Il s'approcha d'un coffre-fort, assujettit ses lorgnons sur son nez, le charbon de cornue dans le trou de l'assiette, brancha son fil sur une prise de courant. Un arc électrique jaillit aussitôt entre le coffre et le crayon qui pénétra dans l'acier à peu près comme un fer rouge pénétrerait dans une motte de beurre, dit un membre de la commission ! Notre figure montre le travail que fit en moins de trois minutes l'honnête commissaire dans la porte d'un coffre-fort en acier de trois centimètres et demi d'épaisseur ! On s'explique aisément le fait quand on sait que l'acier fond à 1.800 degrés tandis que l'arc électrique dégage une température de 3.000 degrés.

Faut-il donc renoncer à la lutte?

On a d'abord blindé les coffres-forts en employant des plaques d'acier trempé puis d'acier cémenté. Le premier est pratiquement imperforable, mais il se brise sous les coups de marteau. La cémentation de l'acier offre une garantie plus sérieuse parce que la plaque d'acier chauffée au rouge vif, en vase clos, entre deux couches de noir animal, comporte deux épaisseurs d'acier au carbone susceptibles de prendre la trempe et par conséquent inattaquables à l'outil. Mais avec une lampe à souder le cambrioleur détrempe cet acier et en fait ce qu'il veut. Une grande maison française est parvenue à produire un acier spécial non trempé qui résiste tout à fait aux attaques habituelles des cambrioleurs.

Le coffre-fort moderne est fait de deux enveloppes d'acier entre lesquelles on enferme une matière réfractaire qui résiste à toutes les températures. Il n'y a donc plus de perforation à craindre. De plus, nous pouvons

(1) Voir le commencement de cet article dans notre numéro 216.



L'ÉLECTRICITÉ COMPLICE DES CAMBRIOLEURS.

assurer, sans entrer dans des explications inutiles, que l'ensemble du meuble résiste parfaitement à toutes les attaques. La preuve en est dans ce fait que les coffres-forts d'une banque de Belgrade ont pu résister à toutes les tentatives criminelles de l'ennemi pendant les quatre années d'occupation !

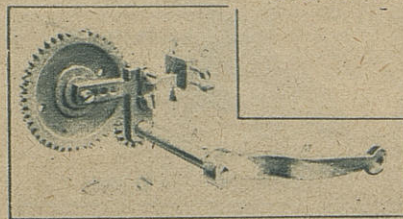
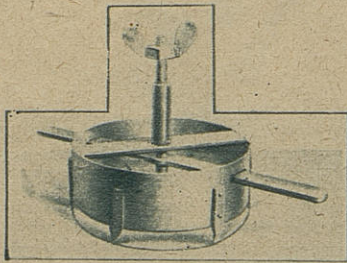
Dans les grands établissements financiers, les coffres-forts sont enfermés dans des cham-

Appareils pour faire des ouvertures dans le blindage des coffres-forts.

Le cambrioleur peut avec cet outil trouver les plaques du coffre-fort.



Avec une plume d'oie et un bout de fil de fer, on ouvre une serrure à pompe. Ils remplacent admirablement cette clef perfectionnée.

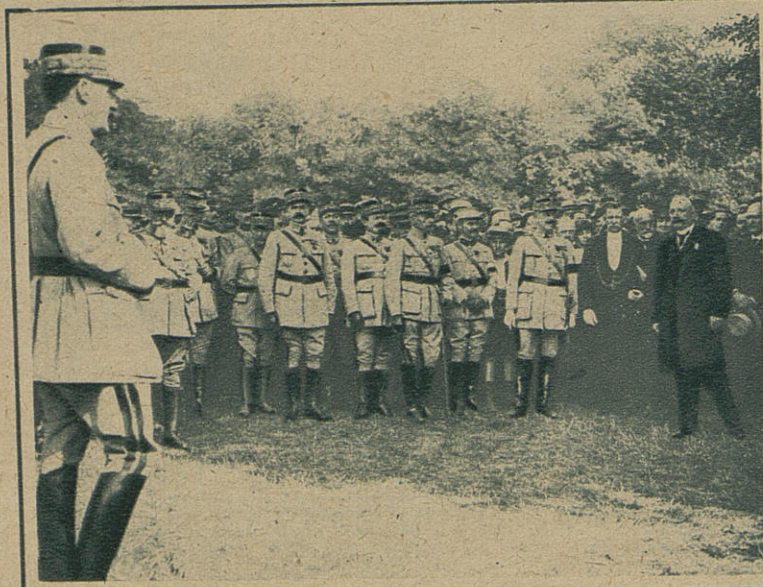


Il suffit au cambrioleur de faire deux petits trous au foret dans la plaque d'un coffre-fort pour fixer une perceuse radiale. Dès que la scie dentée est fixée, on y adapte un bras c dont la tête est armée de burins d'acier.

LUCIEN FOURNIER.

PARIS REÇOIT SES RÉGIMENTS

UN DES MEILLEURS APOTRES DE LA FRANCE



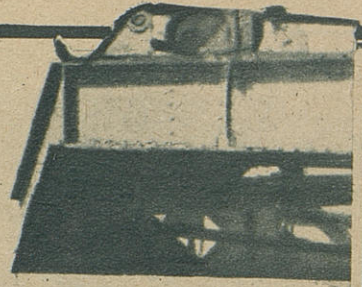
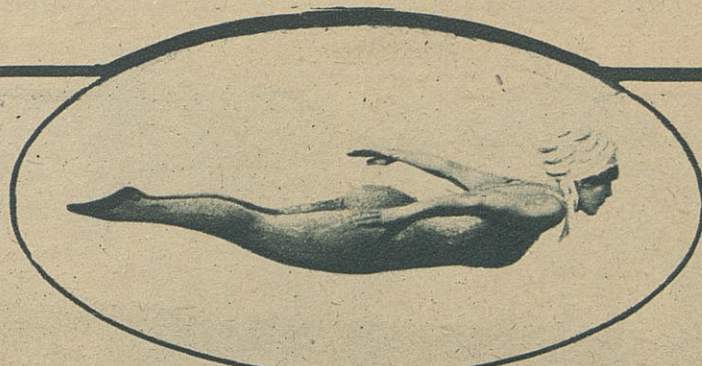
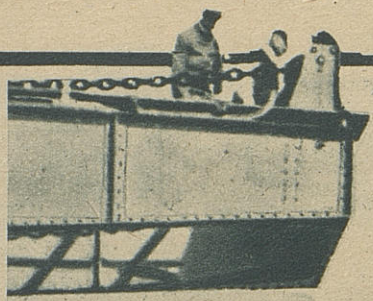
À BAGATELLE, L'ADJOINT, M. CÉSAR CADIE, SALUE AU NOM DU CONSEIL MUNICIPAL LES RÉGIMENTS DE LA VILLE QUI REGAGNENT LEUR GARNISON APRÈS AVOIR SAUVÉ LA PATRIE.



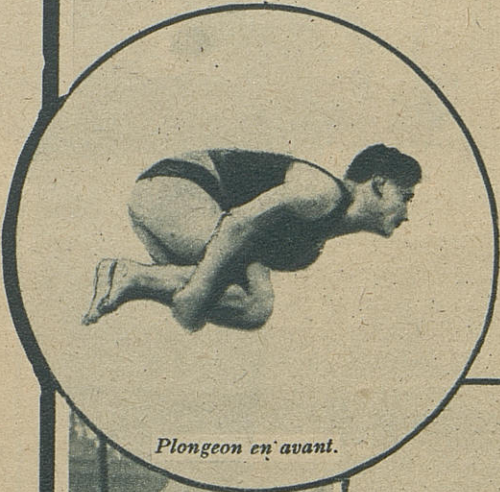
LE PEINTRE LEMORDANT, DONT ON SAIT LE GRAND TALENT, DEVENU AVEUGLE PAR SUITE DE BLESSURES DE GUERRE, VIENT DE FAIRE AUX ÉTATS-UNIS UNE SÉRIE DE CONFÉRENCES. ON LUI FIT LE SUCCÈS QUE L'ON DEVINE.

SAUTS ET

PLONGEONS



Annette Kellermann.



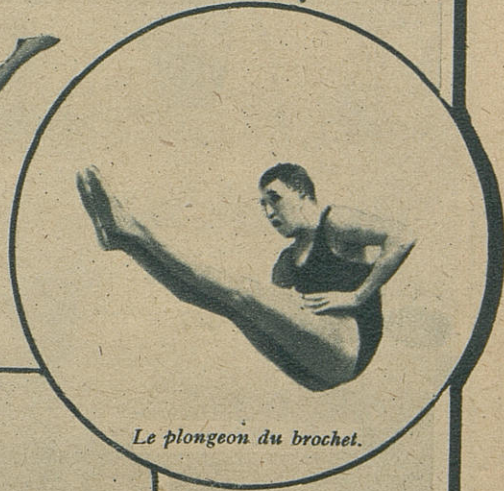
Plongeon en avant.



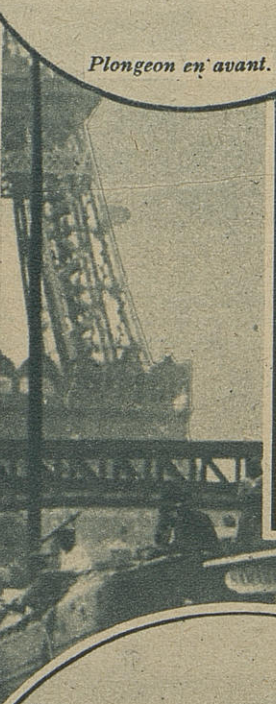
Dumont plonge.



Leslie en arc.



Le plongeon du brochet.



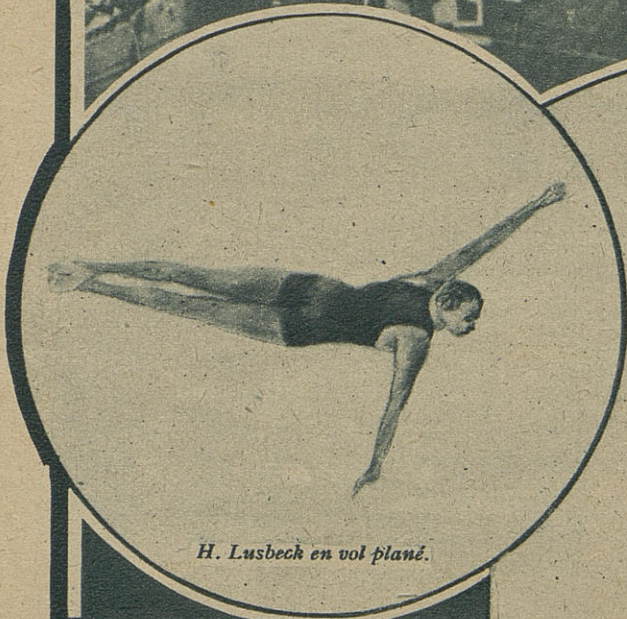
Isabel White.



Greta Johanson.



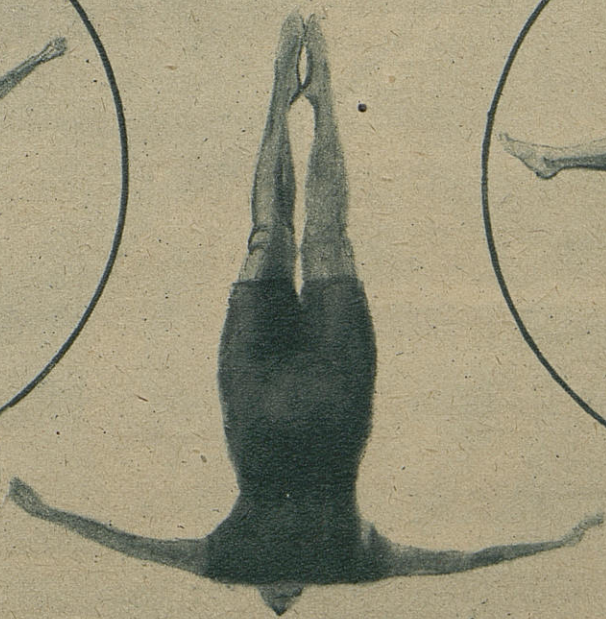
Suzanne Wurtz.



H. Lusbeck en vol plané.



Plongeon en arrière de Wiesél



Un saut, tête en avant, d'Isabel White.

Il y a dans les gestes sportifs une élégance qui en est la perfection. C'est dans les sauts et les plongeurs qu'elle est la plus sensible aux yeux : elle est pour ainsi dire leur musique. Et nous avons réuni sur cette page quelques-unes de ces poses harmonieuses. Certai-

nes sont vraiment surprenantes, tant les corps paraissent souples, immatériels et comme affranchis de la loi commune de la pesanteur. On penserait à de grands oiseaux qui planent, à tel point qu'on ne serait pas étonné de les voir immobiles ou même parlant en vol.

J'ai vu...

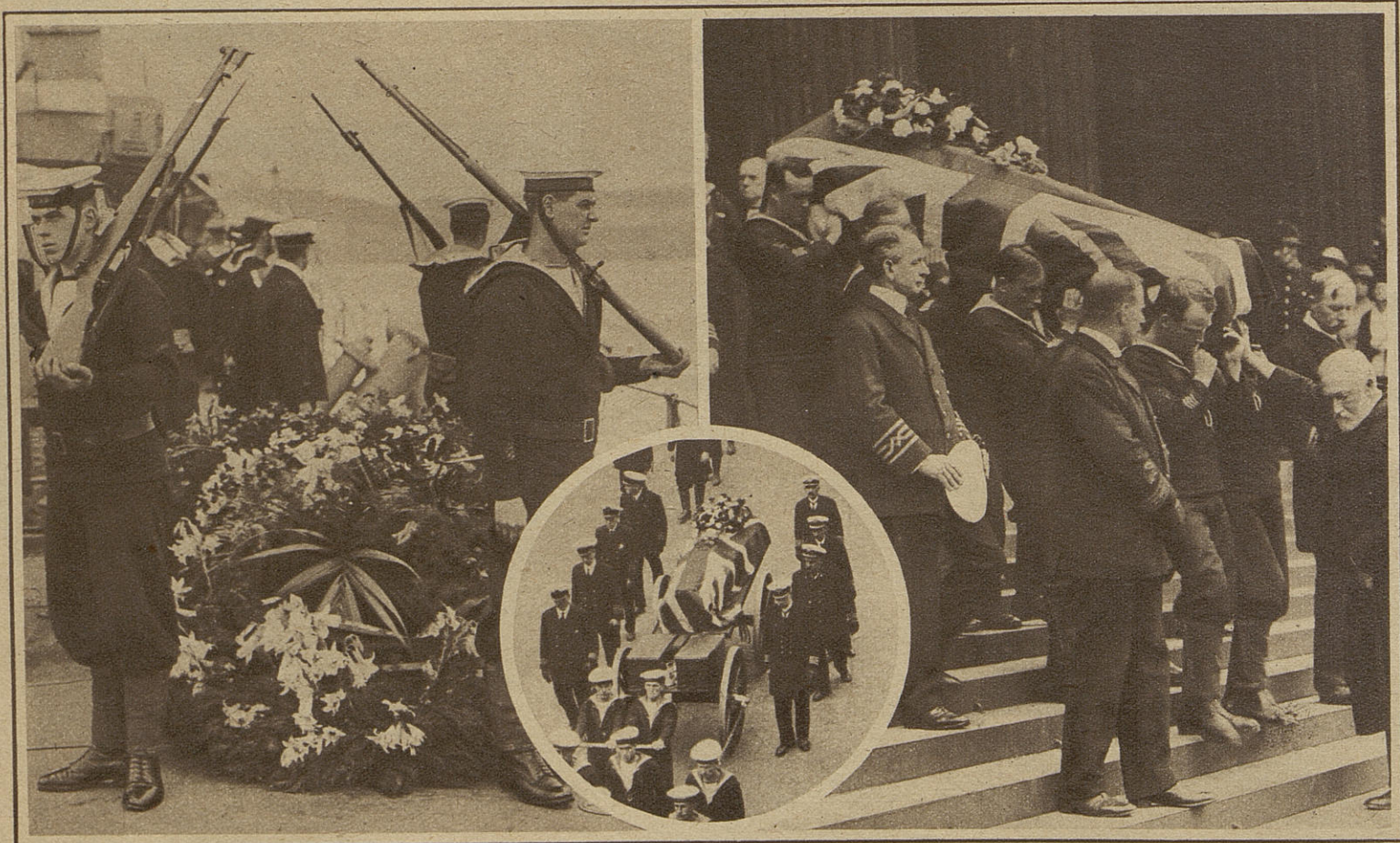
Mlle LENGLEN A ENCORE LE SOURIRE !



On sait qu'elle s'est classée championne de tennis, après dix jours de matches plus durs les uns que les autres. Et ce succès remporté de haute lutte sur la meilleure joueuse anglaise, Mrs. Lambert Chalmers, que l'on voit ici en

médaille, fait autant en Angleterre, pour le bon renom de la France, que tous les discours de nos hommes d'Etat. Mlle Lenglen se mesure à Deauville pour la coupe Davis avec l'ancienne championne Mlle Brodequis.

L'ANGLETERRE FAIT DES FUNÉRAILLES SOLENNELLES
AU CAPITAINE FRYATT ASSASSINÉ PAR LES ALLEMANDS



On se souvient que les Allemands fusillèrent à Bruges, en juillet 1916, le capitaine anglais Fryatt, parce que, à bord du *Brussels* qu'il commandait, attaqué par un sous-marin ennemi, le 75-33, il s'était courageusement

défendu au lieu de se rendre sans combat. Voici que les Anglais viennent de ramener à Londres le corps du courageux capitaine, victime de ce crime abominable et que rien ne justifiait. Ils lui ont fait des obsèques solennelles.

Chronique des Livres nouveaux

(Les livres marqués d'une astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.)

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES, roman comique de cape et d'épée, par CAMI, illustrations de l'auteur. — Un volume de la « Collection littéraire des romans fantaisistes ». — Prix : net 2 fr. 50. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris).

C'est un livre gai. Les livres gais sont assez rares à notre époque pour qu'on puisse les saluer comme un véritable événement. Cami s'est fait une spécialité de ces petits contes rapides, de style dépouillé, dont les héros apportent aux complications les plus déconcertantes les solutions les plus ingénieuses. Peu de gens pourront résister à la gaité qui se dégage de ces pages écrites par un humoriste connaissant le public, et même le public le plus simple. Il est difficile de ne pas comprendre et de ne pas rire. Dans son nouveau livre, le fils des trois mousquetaires, accompagné de son fidèle « valet musclé », protège la douce Yolande contre l'amour déshonnête de tous les souverains de la terre. Des personnages comme le valet-fauteuil et le doge de Venise qui meurt en éruption, tel un volcan, sont irrésistibles et dans la tradition des plus grands comiques populaires.

LA VILAINE BÊTE, par GEORGES FABRI. — Un vol. — 5 fr. — (E. Flammarion, édit.).

M. Georges Fabri a réuni dans ce volume des contes humoristiques qui sont parmi les plus drôles que l'on ait écrit depuis longtemps. C'est un véritable auteur gai, sans amertume, possédant le sens du grand comique. L'histoire de Pas-de-Veine, celle du premier assassinat, de l'alliance, etc., sont excellentes et d'un comique irrésistible, divers, nuancé et observé. M. Fabri est un conteur gai et un auteur gai de qualité. Il n'est nullement nécessaire de le comparer à d'autres.

* **POUCETTE ou LE PLUS JEUNE DÉTECTIVE DU MONDE**, roman d'aventures, par ALFRED MACHARD. — Un vol. — 5 fr. — (E. Flammarion, édit.).

Ce n'est pas le meilleur livre d'Alfred Machard, mais ce roman d'aventures, dont les

héros sont quatre policiers burlesques, un enfant trop précoce et une mère infortunée, est en réalité un livre d'aventures pour enfants. Je crois, en effet, que le but d'Alfred Machard a été d'écrire un roman d'aventures pour ces gosses qu'il aime tant et qu'il a su faire revivre dans l'épopée au faubourg.



CAMI, l'auteur de *Le Fils des Trois Mousquetaires*, roman comique de cape et d'épée.

L'IDOLE PORTATIVE, par MELOT DU DV. — Un vol., 4 fr. — (Édition des Cahiers indépendants, Bruxelles).

Ce livre est un livre assez inégal, mais qui

est écrit par un poète véritable, un poète ayant une personnalité.

Si j'écris que ces vers me font parfois songer à Jules Lafforgue, à Rimbaud et à Salmon, cela ne veut pas dire que ces trois poètes aient influencé l'auteur de *L'Idole Portative*. Il est du même sang. Le poète hait la bêtise des hommes avec résignation :

Et c'était les diners du dimanche,
(Bonne famille bourgeoise, industrie, négoce.)
On mangeait, on jouait aux cartes, on causait.
Mais quant à te dire ce qu'on y disait,
Ça, c'est au-dessus de mes forces.

LA MAISON A L'ABRI, par MARCEL MARTINET. — (Ollendorff, édit.).

La maison vit heureuse. Un beau dimanche de juillet voit rentrer tous ses habitants qui nous sont présentés ; puis la guerre sépare les hommes des femmes. La vie continue à l'arrière. Un matin la mort pénètre dans la maison et la désorganisation commence avec la douleur et la joie de vivre. Une jeune femme qui, la première, a cédé aux tentations multiples de Paris, entraîne d'autres jeunes femmes. C'est la morale de la guerre et son résultat le plus clair. M. Marcel Martinet a écrit un livre puissant et coloré. C'est son premier livre, je crois, c'est aussi le premier livre de haute valeur littéraire et morale que l'on ait écrit sur Paris pendant la guerre. Les héros de ces pages ne sont pas des grotesques, ce sont des hommes, des hommes et des femmes lâchés à l'aventure, désemparés comme des navires, après la tempête. Tel fut le sort des gens sensibles. Les autres, par sélection, ont fait fortune. Tels sont également ces mercantils qu'il est question de pendre. Mais hélas, ce n'est pas sérieux.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Des jardins d'amour aux jardins funéraires par BERTHE DE NYSE (éditions de Tanit). — Histoires Montmartroises racontées par dix Montmartrois (L'Édition Française illustrée).

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...
30, rue de Provence, Paris.

LES LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRES MONTMARTROISES racontées par dix Montmartrois

(Pawlowski, Carco, Dekobra, Delaw, Dorgèlès, Jeanne Landre, Mac Orlan, Poulbot, Salmon, Warnod). — 41 gravures, 10 portraits-charge. — Couverture en couleurs par G. DELAW.

Un vol. in-16 (12×19), 260 pages net 4 fr. 50

DE LA " COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS FANTASISTES "

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES

Roman comique de cape et d'épée, par CAMI. — Couverture en couleurs et illustrations de l'auteur.

Un vol. in-16 (12×19), 128 pages net 2 fr. 50

(RAPPEL) OUVRAGES DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION :

* **L'HOMME VERDATRE**, par H. AVELOT.

Un vol. illustré in-16 (12×19) net 2 fr. 50

* **MARTIN BURNEY, boueux, boxeur et marchand d'oiseaux**, par O. HENRY

Un vol. illustré in-16 net 2 fr. 50

LE CORSAIRE GALANT, par DORSENNE et BOISYVON.

Un vol. in-16 (12×19) net 2 fr. 50

LA JEUNE FILLE AUX PINCEAUX, par JEAN PELLERIN.

Un vol. in-16 (12×19) net 2 fr. 50

DE LA COLLECTION " LES HÉROS DE L'AIR "

MÉMOIRES DE RENÉ DORME

recueillis par JACQUES MORTANE et JEAN DAÇAY.

Couverture ornée d'un portrait en héliogravure.

Un vol. in-16 (12×19), 128 pages net 2 fr. 50

(RAPPEL) OUVRAGES DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

* **GUYNEMER, l'As des As au Combat.**

Un vol. in-16 (12×19) net 2 fr. 50

* **ROLAND GARROS, Virtuose de l'Aviation.**

* **LES MYSTÈRES DE LA GUERRE AÉRIENNE (Les Missions Spéciales).**

Récits de Guynemer, Navarre, Védrières, etc.

Un vol. in-16 (12×19) net 2 fr. 50

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

par le D^r LUCIEN-GRAUX (Tome Cinquième).

Un vol. grand in-16 (14×20), 416 pages net 6 fr.

SOMMAIRE DU TOME CINQUIÈME : Les courants du moral français. — Les courants du moral allemand. — Le moral autrichien. — Les dernières nouvelles de Potsdam. — Inventeurs, devins et fétichistes. — Le nouvellisme russe. — Les nouvellistes et le change. — Le nouvellisme et la grippe espagnole. — A propos du nouvellisme anglais. — Quelques types de la guerre. — La paix bulgare. — Clemenceau. — Les "scandales".

(RAPPEL) DÉJÀ PARUS :

Les Tomes I, II, III et IV, chaque vol. de 400 à 500 pages, le vol. net 6 fr.

CÉ QUE DOIT SAVOIR LE VOYAGEUR EN CHEMIN DE FER

par GUSTAVE RIGAUD

Un vol. in-8 (14×22,5), 244 pages net 10 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

J'ai vu.



URODONAL

lave le rein

**Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Néuralgies
Artério-Sclérose**

L'OPINION MÉDICALE :

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-scléreux ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal depuis un certain temps : nous avons été frappés de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Professeur CHARVET,
Ex-professeur agrégé
de la Faculté de Médecine de Lyon.

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine
(19 nov. 1908)
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).



Recommandé
par le Professeur LANCEREAUX
ancien Président de l'Académie
de Médecine dans son
Traité de la Goutte

*L'arthritique fait
chaque mois ou après
des excès de table
quelconques sa cure
d'Urodonal, qui, drainant
l'acide urique, le met à
l'abri, d'une façon cer-
taine, des attaques de
goutte, de rhumatismes ou
de coliques néphrétiques.*

*Dès que les urines
deviennent rouges ou
contiennent du sable,
il faut sans tarder recourir
à l'Urodonal.*

Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris, le flacon,
franco 8 fr. : les 3, franco 23 fr. 25. Pas d'envoi contre remboursement.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE



Le bon page
PAGÉOL

Préparé
dans les La-
boratoires de
l'URODONAL et
présentant les
mêmes garanties
scientifiques

**Guérit vite
et radicalement
Supprime les
douleurs de la miction
Évite toute
complication**

L'OPINION MÉDICALE :

« Au point de vue simplement pratique, le Pagéol a sur les balsamiques, et le santalol en particulier, une supériorité marquée. Alors que ceux-ci ne sauraient être que des adjuvants qui ne pourraient aucunement avoir la prétention de supprimer les lavages et les injections urétrales, pour les hommes, le Pagéol, administré seul, constitue à lui seul une médication complète, « la pagéolisation » »

D^r MALDÉS,
de la Faculté de médecine
de Montpellier,
Lauréat de l'Université.

Etablissements Cha-
telain, 2, rue de Valen-
ciennes, Paris. La demi-
boîte, franco 6 fr. 60
La grande boîte, franco
11 fr. Envoi sur le front

GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme



Excellent produit
non toxique,
décongestionnant,
antileucorrhéique,
résolutif et cicat-
risant. Odeur très
agréable. Usage
continu très éco-
nomique. Assure
un bien-être réel.

Etabliss. Chatelain,
2, r. de Valenciennes,
Paris. La boîte, P.
5 fr. 30; les 4, P. 20 fr.;
la grande boîte, P. 7.20;
les 3, P. 20 fr.

— Oui, cher docteur, grâce à la GYRALDOSE
et à vos bons conseils je ne connais plus ces
affreuses souffrances.

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses obser-
vations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que
nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections
de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire,
l'urétrite, la métrite, la salpingite. Dans ce cas le médecin devra se
rappeler l'adage bien connu « La santé générale de la femme est
faite de son hygiène intime. » »

D^r HENRI RAJAT,

D^rès sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hospices
Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.